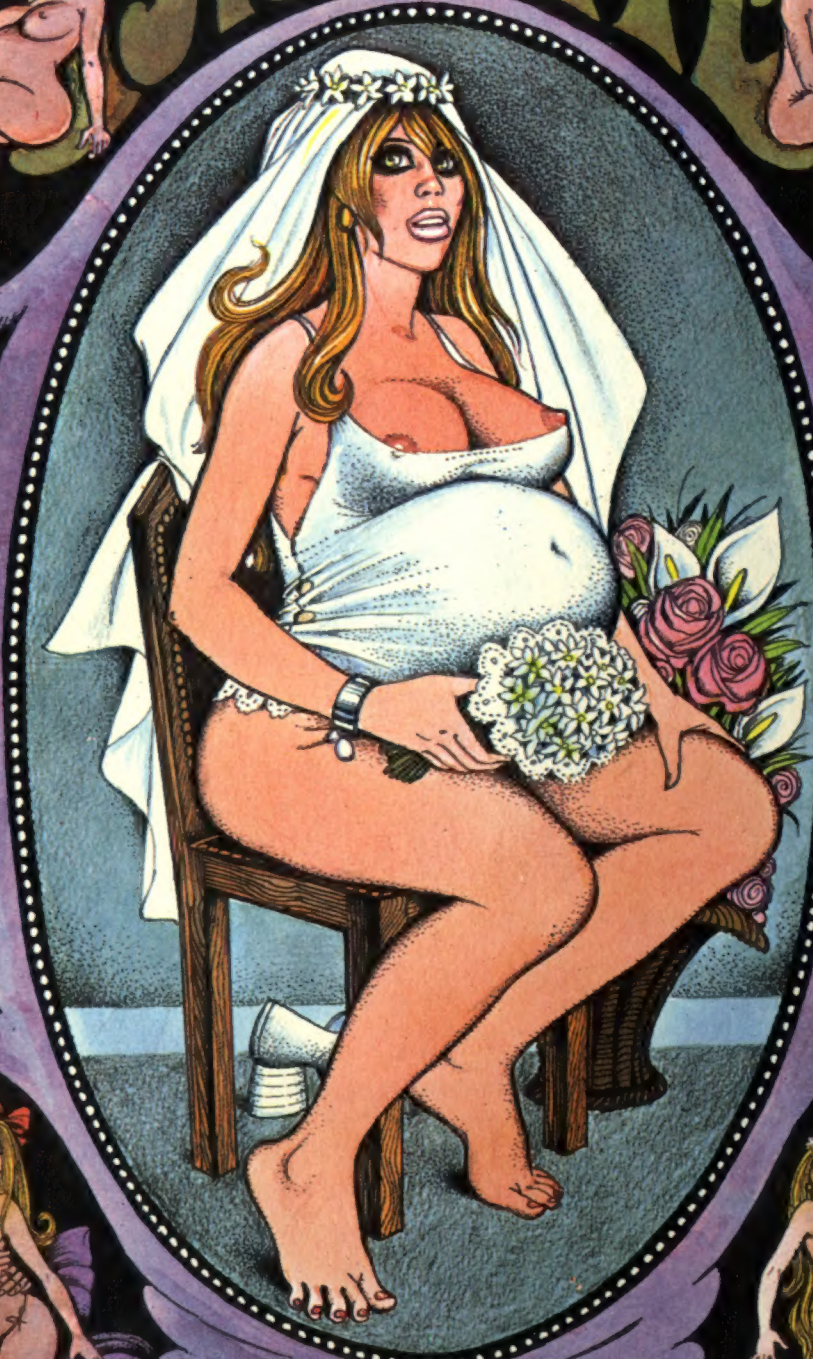


EN VENTE CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX, BIBLIOTHEQUES DE GARE ET LIBRAIRIES. 15 FRANCS.

LE MARIAGE DE PAULETTE

WOLINSKY

G. RICHARD



TOME 3

série bête et méchante

journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

charlie

juin 74 - 6 francs
n° 65



HARA KIRI

JUIN 64
N° 40
2,50 F
MENSUEL

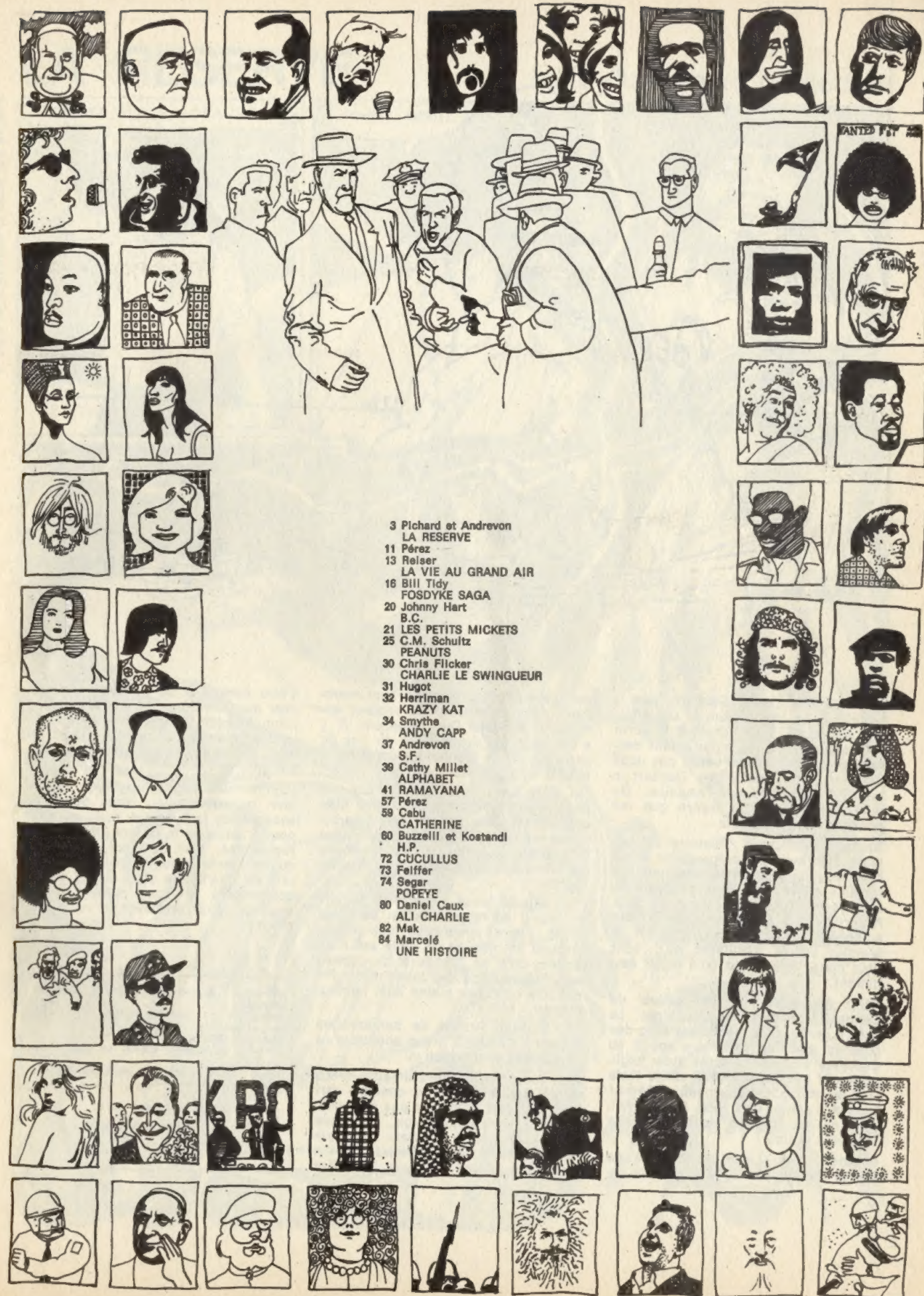
JOURNAL
BÊTE & MÉCHANT

3 F SUISSES



Juin 64. C'était il y a dix ans.
Ce numéro vous l'avez acheté en cachette et votre maman l'a retrouvé sous votre lit. Elle l'a jeté à la poubelle en criant que si c'est pour acheter des cochonneries qu'on vous donne de l'argent de poche c'est pas la peine.

Juin 74.
Vous achetez Hara-Kiri parce que vous savez que c'est un placement de père de famille et que dans dix ans ce numéro vaudra cent fois plus. Bravo !



- 3 Pichard et Andrevon
LA RESERVE
- 11 Pérez
- 13 Reiser
LA VIE AU GRAND AIR
- 16 Bill Tidy
FOSDYKE SAGA
- 20 Johnny Hart
B.C.
- 21 LES PETITS MICKETS
- 25 C.M. Schultz
PEANUTS
- 30 Chris Flicker
CHARLIE LE SWINGUEUR
- 31 Hugot
- 32 Herriman
KRAZY KAT
- 34 Smythe
ANDY CAPP
- 37 Andrevon
S.F.
- 39 Cathy Millet
ALPHABET
- 41 RAMAYANA
- 57 Pérez
- 59 Cabu
CATHERINE
- 60 Buzzelli et Kostandl
H.P.
- 72 CUCULLUS
- 73 Felffer
- 74 Segar
POPEYE
- 80 Daniel Caux
ALI CHARLIE
- 82 Mak
- 84 Marcelé
UNE HISTOIRE



Le Ramayana. Daniel Gaubert, nous a ramené cette bande d'un de ses voyages aux Indes. Il l'a achetée à la porte d'un temple. Pour ceux qui lisent couramment le tamoul, ne venez pas nous chipoter notre traduction. Gaubert a adapté une traduction anglaise. On fait ce qu'on peut. J'espère que les couleurs sont chouettes.

Andrevon - Pichard, l'histoire se termine. Andrevon en prépare une autre dans laquelle il ne se passera rien. Il y travaille activement. Il ne sait pas encore combien de pages. Il est débordé. A part ça, il a écrit un article sur les soucoupes volantes, lisez-le, c'est le premier article intelligent qu'il écrit pour nous. Vous voyez qu'il fallait être patient.

Perez est parti pour le festival de Cannes avec son spencer blanc. La nuit, il dansera les claquettes avec des blondes moulées dans des robes au décolleté vertigineux après avoir négligemment poussé son smic sur le tapis vert du casino. Quel veinard ce Perez ! Sa vie n'est qu'une fête. Son travail, c'est ce que font les autres lorsqu'ils veulent s'amuser.

Il paraît qu'au Liban les articles de Daniel Caux issus de « la célèbre re-

vue internationale Charlie » sont reproduits dans la presse. Ce mois-ci encore, la sublime Oum Kalsoum. Il y a des gens qui donneraient dix ans de leur vie pour l'entendre seulement chanter une chanson.

Fin d'une histoire. Ça ne finit pas mal parce que c'est poétique. Philippe Marcelé est un petit prof de dessin barbu. Il correspond bien à la nouvelle vague des dessinateurs de bandes dessinées qui elle-même correspond bien à notre époque.

Petit Miquet nous parle d'un tas de choses. Il adore parler. Son complice Gotlib, avec le graphisme tout en arabesques en plein et en délié qui n'appartient qu'à lui, tresse à ce personnage fabuleux qu'est Jean-Claude Forrest une couronne pleine d'un humour attendri.

H.P. Buzzelli. Autant de personnages que dans un film à grand spectacle et vous n'avez encore rien vu.

Mak, quelques bandes d'un jeune arabe né en Arabie Saoudite, quelque part dans le désert, il ne sait pas en quelle année. Sa mère non plus. La seule chose dont elle se souvient c'est que cette année-là, le légendaire roi Ibn Saoud est mort. Mak est très fier

d'être comme il me l'a écrit « le premier membre de sa famille à voler en avion, à savoir lire et écrire, à boire de l'alcool et surtout le premier à embrasser une fille sans être obligé de l'épouser pour ça ».

Charlie, cent pages de papier. Le papier, ça coûte cher. Nous pourrions accepter de la publicité, mais ce n'est pas le genre de la maison. Nos seules ressources, c'est la vente. Alors plus qu'une seule solution, augmenter le prix de Charlie. Je vous dis ça mélancoliquement en vous quittant et en espérant vous retrouver le mois prochain.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Rédacteur en chef : Wollinski.
Aide-tuteur : Cavanna.
Esplan : Willem.
Editions du square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes, Paris-5.
Téléphone : 633-27-34.
Abonnement 12 numéros : 50 F.
Etranger : 55 F.
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1974.
Imprimerie : « L.M.F. », Paris-20.
Distribution : N.M.P.P.

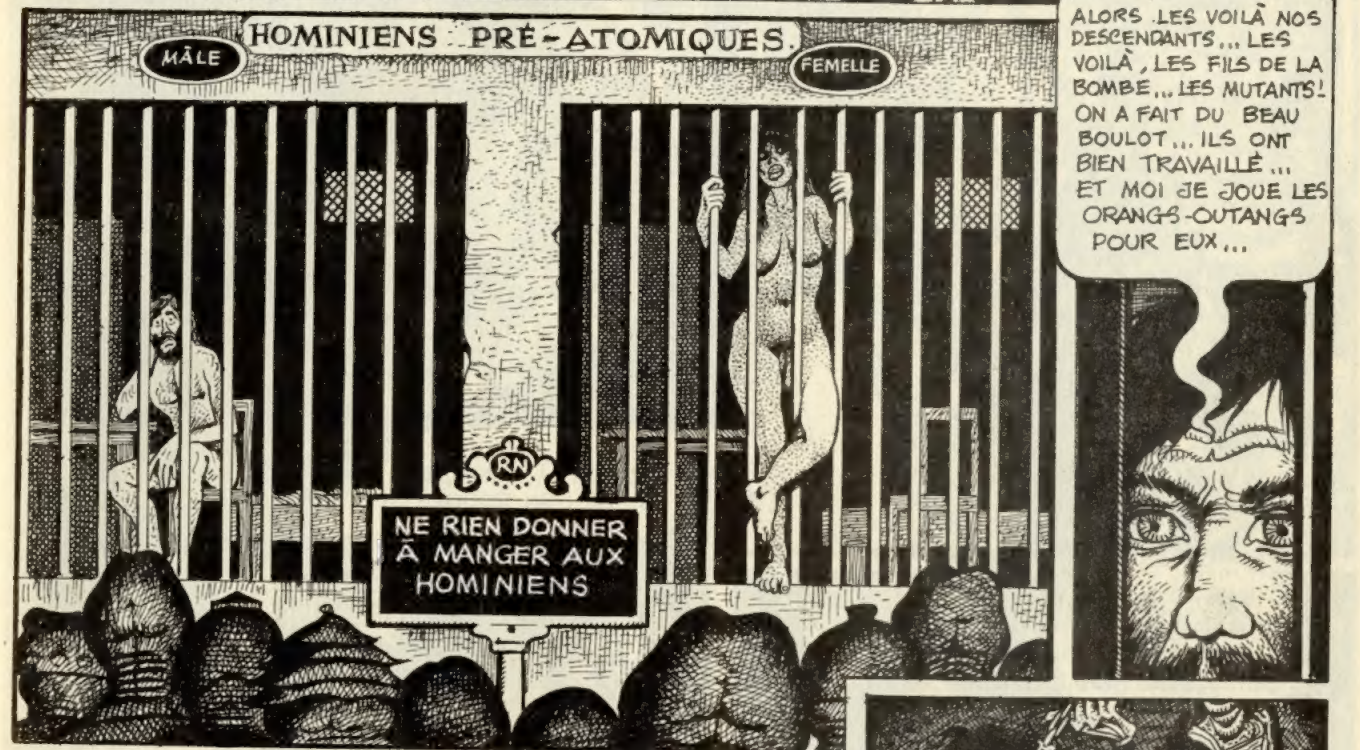
LA RESERVE

suite du numéro précédent

PICHARD-ANDREYON











RIDEAU!

fin

AUJOURD'HUI, JE VOUS FAIS SARAH BERNHARDT ET PAUL MORAND A BICYCLETTE

Après des années d'abstraction désespérante, on revient tout doucement à l'affiche-spectacle, avec l'alibi du cinéma. Les cigarettes machin se paient le luxe d'engager une contrefaçon d'Humphrey Bogart pour tourner un film à leur gloire, les slips chose ont un faux Alain Delon et un faux Johnny Halliday pour vous dire qu'il faut vous méfier des contrefaçons et les drinks machin-chose se permettent tout simplement de refaire *Autant en emporte le vent* pour vous rappeler que les vrais sudistes esclavagistes et distingués étaient des êtres d'exception qui ne buvaient que leur limonade. Tout cela est plus amusant que l'abstraction géométrique mais ne fait pas oublier que l'imagination était du côté d'Humphrey Bogart et d'*Autant en emporte le vent*, je me tais en ce qui concerne Alain Delon et Johnny Halliday. Heureusement, il y a aussi les affiches du temps de nos pères qui reviennent. Il y a toutes sortes de Mucha et de Toulouse-Lautrec en posters, mais les posters coûtent cher et quand on en a achetés dix on ne sait plus où les fourrer, les murs de la maison en sont pleins, on ne peut pas les punaiser sur le béton et le ruban scotch fait très sale quand on l'enlève. L'idée de faire des livres avec des posters est déjà venue à plusieurs personnes et je vous ai entretenus ici même d'un superbe album américain sur les affiches de cinéma. A ce moment-là, je savais pertinemment qu'il existait aussi un recueil d'affiches consacrées à la bicyclette, mais je décidai égoïstement de ne pas en parler tout de suite et de le réserver pour le jour où je ne saurais absolument pas quoi dire. Ces bicyclettes sont peut-être un peu moins belles que les affiches de cinéma car beaucoup d'entre elles ne sont pas en couleurs. Mais celles qui le sont sont très bien. Et les noires aussi. Beaucoup sont signées de noms célèbres, Forain par exemple. Et on retrouve Toulouse-Lautrec. Ce qui frappe dans les affiches qui datent de la fin de l'autre siècle ou du début de celui-ci, c'est qu'on y voit de tout sauf des bicyclettes. Soit qu'elles soient enfourchées par des dames dont les robes et les chevelures sont si longues qu'elles les dissimulent presque totalement,



soit qu'elles soient enfouies sous les lys et les roses, soit que leurs roues et leurs guidons n'aient pas plus de consistance matérielle que les lianes et les liliacées familières aux extravagances florales de l'Art Nouveau. Quand on voit bien la bicyclette, de trois quarts ou de profil, elle est toujours accompagnée d'un fatras symboliste destiné à montrer le plus clairement possible qu'elle est un instrument béni des dieux, qu'elle est faite pour parcourir l'azur élyséen et pour mener son possesseur vers un ciel de gloire et d'amour. Si nous ne voyons pas sainte Thérèse de Lisieux ni la bienheureuse Bernadette juchées sur ces aériennes machines aux roues comme des soleils de pluie d'avril, tenant d'une main le guidon et de l'autre les corbeilles de roses où elles puisent les odoriférants pétales qu'el-

les ont coutume de faire pleuvoir sur les peuples en prière, c'est que les marchands de bicyclettes étaient pour la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, les congés payés, la semaine de quarante heures et les week-ends au bord de la Marne. Les arts sulpicien et vélocipédique y perdent beaucoup. En contrepartie, nous avons des floppées de déesses imitées de l'Antique, nues sous des voiles ou drapées de chiffons artistement déchirés. Ailleurs, on voit deux compères sur un tandem qui viennent de quitter la planète, laissant la lune à leur droite et s'apprêtant à doubler Saturne. Plus loin, des mondaines à bicyclettes en train de mépriser des mondaines sans bicyclettes qui les méprisent à leur tour, les prenant visiblement pour des pétroleuses. Encore plus loin, le Bonhomme Michelin, première figure mythologique qui ne soit

pas vaguement gréco-latine, en train de prendre un bon bol d'air. Toujours plus loin, un ange néerlandais, puis une Walkyrie, puis un perroquet et un singe que je reproduis ci-contre, puis la Vérité, toute nue et sans bicyclette du tout, enfin Sarah Bernhardt ou presque et je vous jure que j'en passe énormément.

Les choses ne s'apaisent qu'aux ailen-



tours des années trente. D'ailleurs, Jack Rennert, qui a réuni et commenté ces affiches, n'a presque rien retenu qui soit postérieur aux années vingt. Lorsque nous regardons la photo de la vacancière brésilienne en bikini chargée de vanter les mérites d'un modèle de fabrication récente, nous prenons conscience du degré de décadence auquel nous sommes descendus.

Certes, la bicyclette est un instrument propre à échauffer les imaginations et il est facile de comprendre qu'elle ait inspiré tant de délires picturaux et verbaux, les poètes s'étant souvent mis de la partie (jusqu'à Louis Aragon qui faisait chanter « Il arrive ! Il revient ! » aux roues des bicyclettes heureuses d'accueillir Maurice Thorez retour d'U.R.S.S. et cela dans je ne sais plus quel numéro des défunctes *Lettres françaises*, mais ça peut facilement se retrouver à la Bibliothèque Nationale,

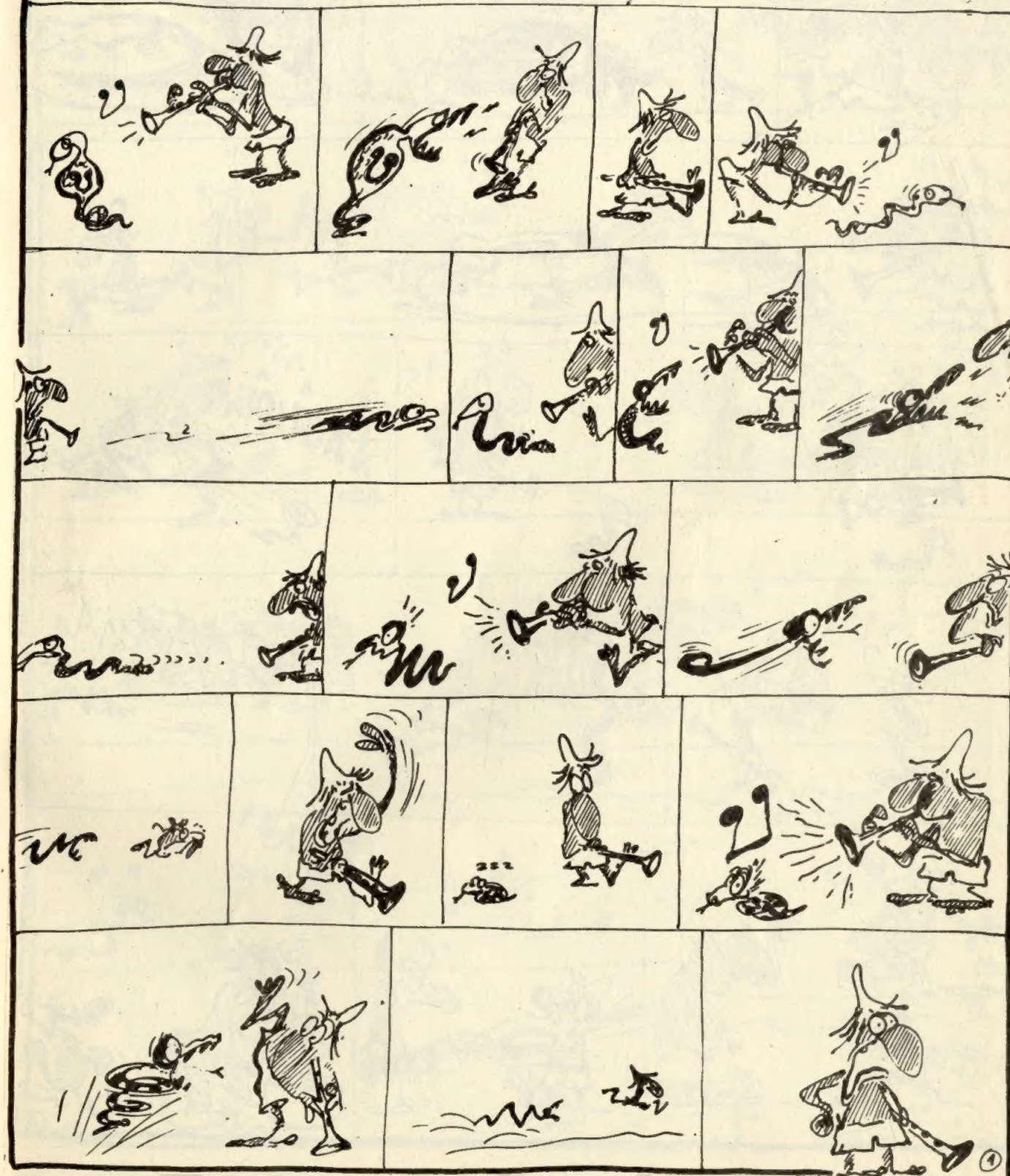
j'irai y voir si vous voulez, ils ne me mettront pas à la porte si je leur dis que je viens pour le *Mensuel*.

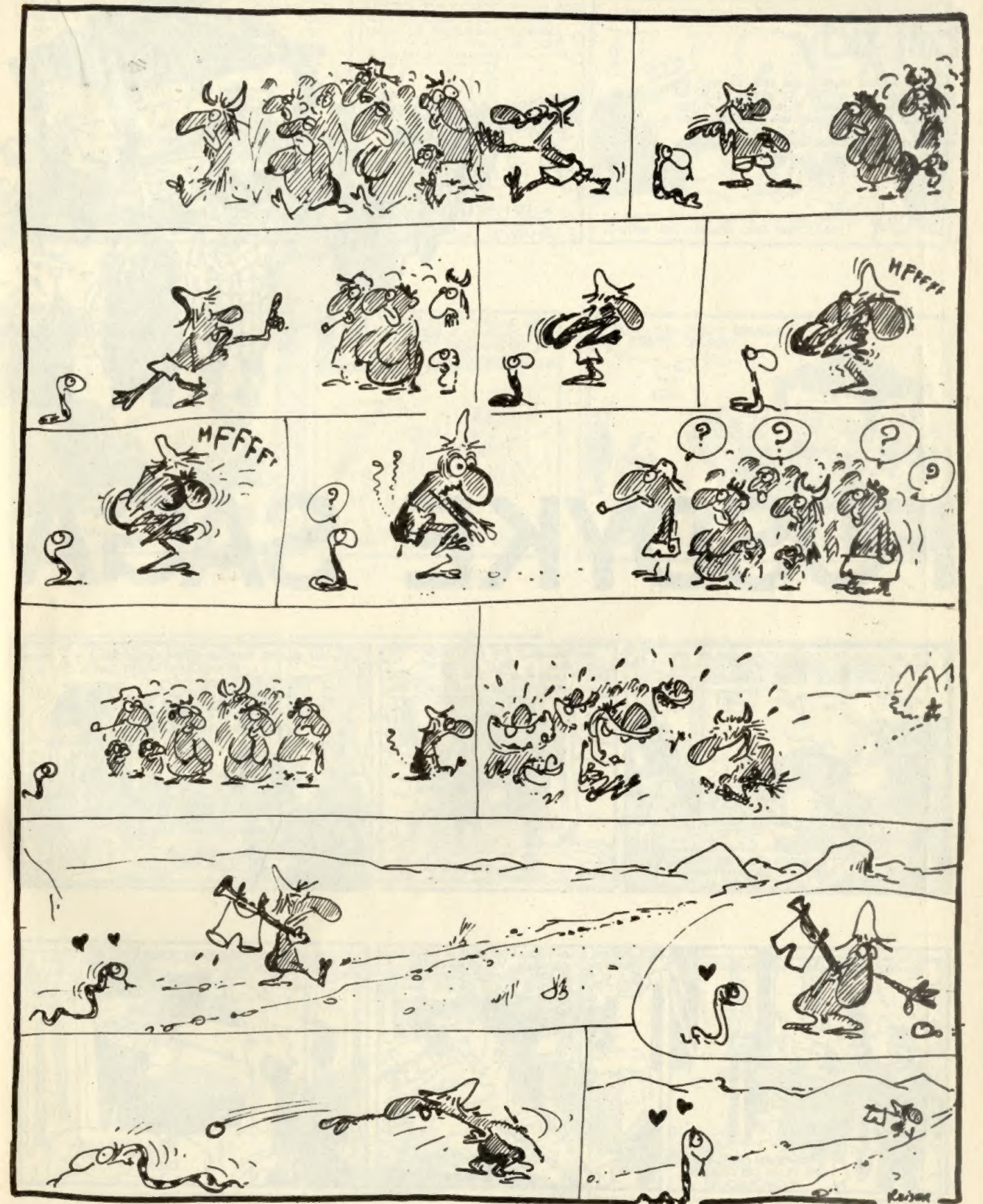
Certes, il existe sûrement des quantités d'autres affiches sur des thèmes aussi exaltants. Et je ne vois pas pourquoi les Français ne s'en occuperaient pas, l'album dont je vous parle étant bien entendu anglo-saxon comme quatre-vingts pour cent des choses intéressantes dont je vous parle ici, ce dont je commence à avoir marre et sans chauvinisme. Cet hiver, par exemple, j'ai vu des affiches formidables de la Compagnie générale Transatlantique. On les avait exposées à Anthony dans le hall du théâtre où on jouait *la Marie Galante* de Kurt Weill et Jacques Deval. La pièce était tellement mal montée que je n'ai pas jugé utile de vous en parler et quand je suis allé la voir, on m'a dit que les affiches foudraient le camp le lende-

main. Où voir maintenant ces liners art-déco sur des mers bleu marine passant, vus d'un balcon, entre deux aplats vert-chou figurant des cactus ? Où voir ces blancs steamers sajués par les remous sinueux d'une longue écharpe lancée au vent par quelque imprévoyante Isadora (Duncan, on sait qu'elle est morte étranglée par son écharpe. Foutez-moi la paix et laissez-moi faire Paul Morand si ça me chante, vous verrez quand je vous feral Aragon ce sera bien pire). Tout cela pour vous dire que vous vous ferez tintin pour les liners et les steamers jusqu'au jour où un brooklynien quelconque aura décidé de s'en occuper. En attendant, voici toujours : 100 YEARS OF BICYCLE POSTERS by JACK RENNERT - A DARIEN HOUSE BOOK - 37 RIVERSIDE DRIVE - NEW YORK, NEW YORK 10023, 112 pages dont 95 illustrées.

Pérez

LA VIE AU GRAND AIR



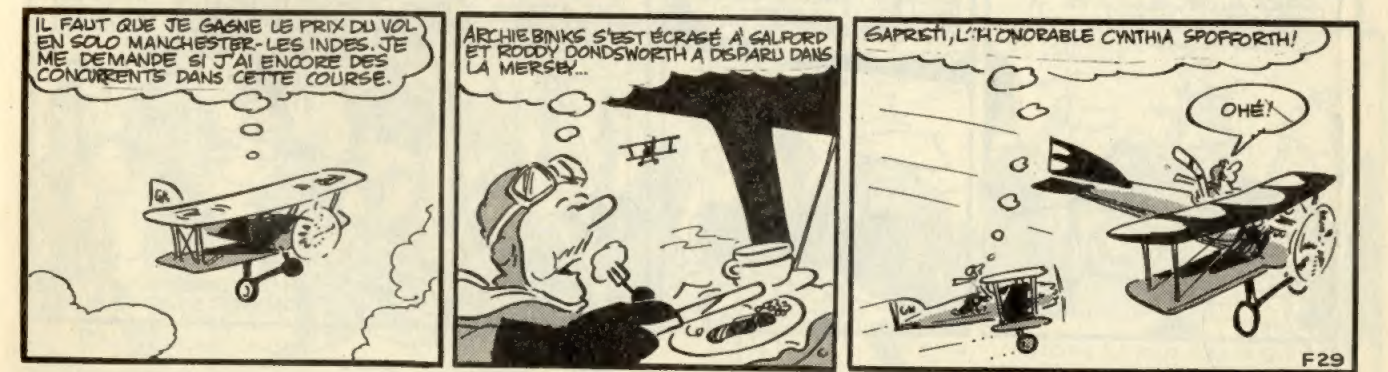
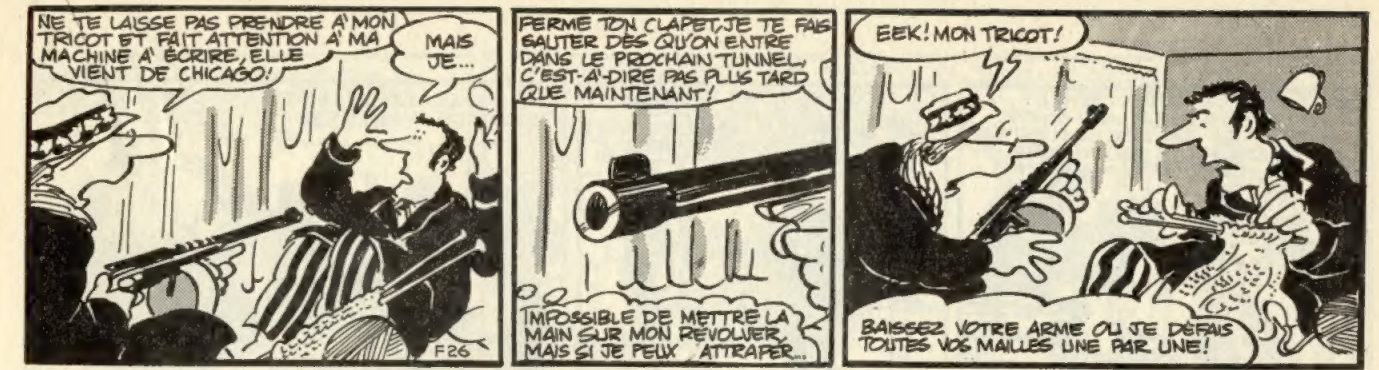


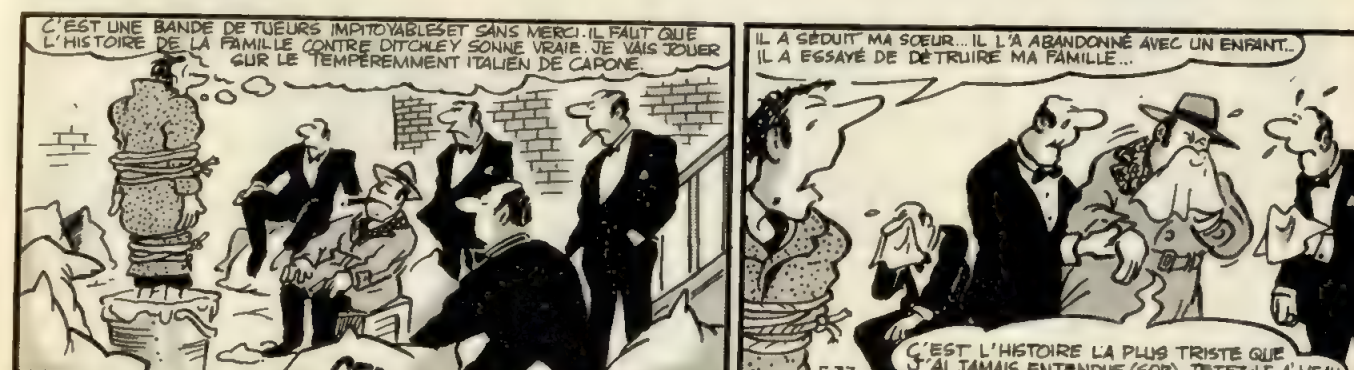
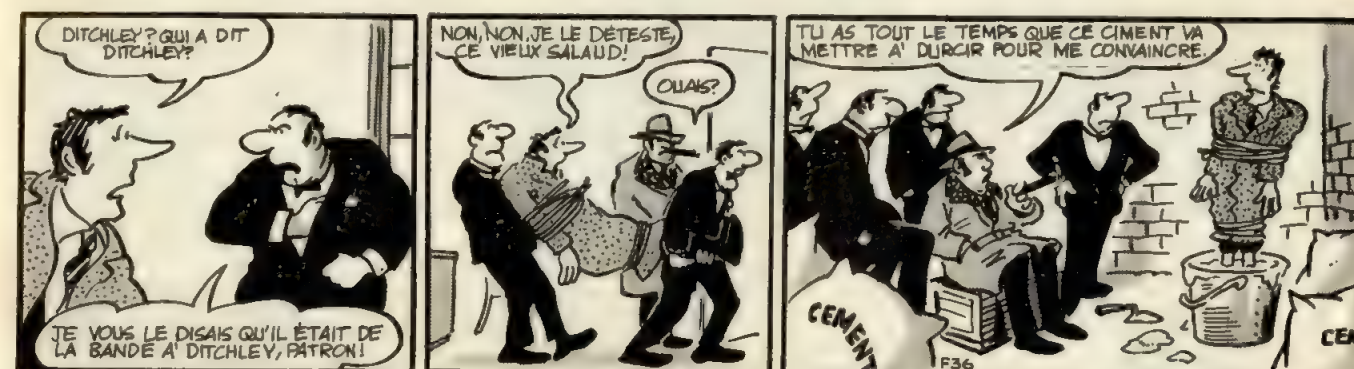
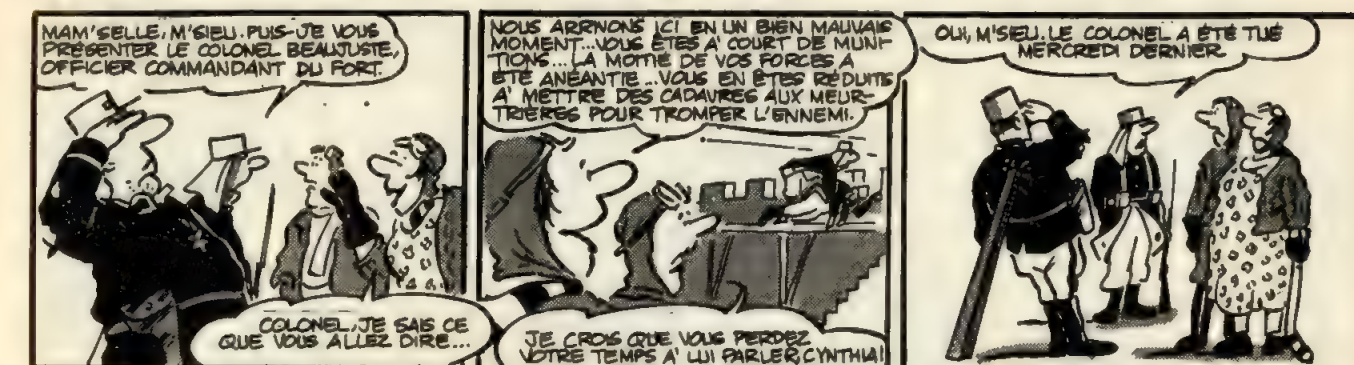
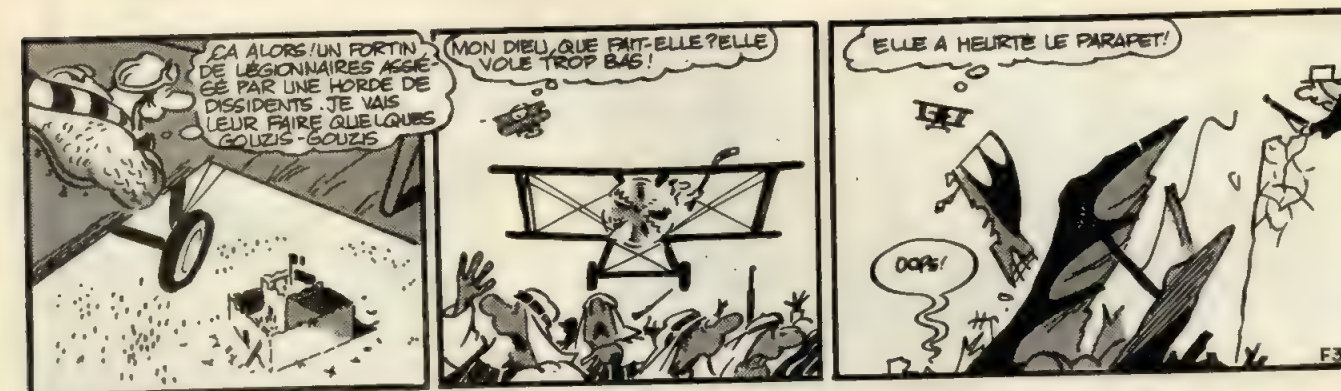
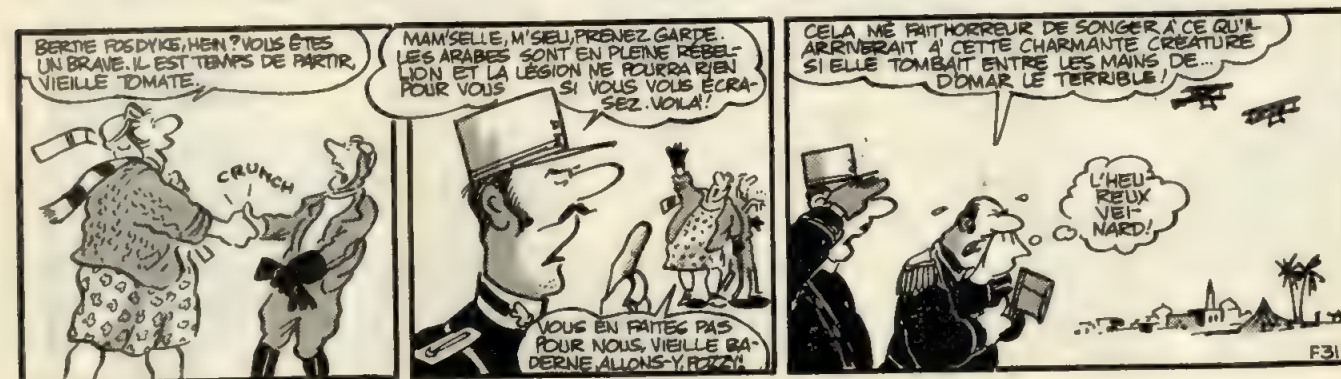
bill tidy

Les Fosdyke qui étaient des gens de rien ont fait fortune dans la tripe. La guerre de 14 est finie. Il faut s'étendre, il faut exporter. Tom part pour les U.S.A. avec une valise d'échantillons. Albert qui n'entend rien aux affaires part faire le tour du monde sur un biplan.



FOSDYKE SAGA



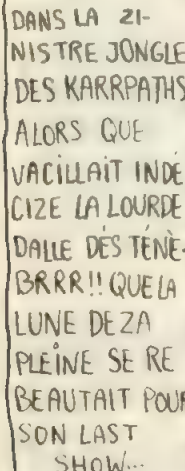


à suivre

基础汉语

**DRAKULA, PLANQUE TES QUENOTTES
OU CA VA BRANLER DANS L'KORBILLARD !!**

(V.F.) (MISS LOVITA OU LA FURIE DU KONG-FOU) WESTERN NUÖCMAM
REALISÉ PAR KAN FOX



BIZALLE AIL KLU
VOIL UN GLOS ZITLOUY
SE LEVER DU KALLÉ
DES ZITLOUYES



QG. A LOVITA... VOICI INSTRUCTIONS
ORDRE DE RAMENER KON
TAINER CREME FRAICHE
A MERE GRAND- ALPHA
435 PZX. TERMINE



ALICE
MEUH LE
SUSSE
LE SUSSE
D'ALICE
ONEFF...

HA-HA-HA.
L'INCENDIAIRE DES
MEHRIS A ENCORE
FRAPPÉ"



ALLONS DANS
UN SNACK
EN ATTENDANT
LE PREMIER
METRO



ARRIVEE DEVANT LE MANOIR QU'ON VOIT SUR
L'IMAGE D'A COTÉ, ELLE THERE SUR LA
CHEVILLA ALORS LA BOBINA TIRETTA



NOUS N'AVONS BESOIN NI DE
BALLET MEKANIK NI DES 317
VOLUMES DE KULTURE FRELATEE
DE LA KONFEKTION BËTA !!!



WASSIS TAZ!

DIS, FREDO, YA UNE CHIANTE
QUI PRETEND S'APPELER BRANDT
CHIFFRE 01 47 33 11 11



10

(A SUIVRE.)

(A SUIVRE)



LES PETITS-MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

Pour changer un peu, délaissions un brin nos longues thèses sur ce qui doit être dit et su, pour nous plonger tel le thermomètre dans les parutions dont nos confrères ne vous entretiennent pas ou mal. Que ceci leur serve de leçon et ne se reproduise pas.

BARBARELLA :

On déteste Forest, c'est bien connu. On n'aime pas ses histoires poétiques à la con, ses nanas même pas pornos qui font leur bal des debs avec de

dérisoires extra-terrestres auxquels on comprend rien. Pour aimer Forest faut être snob, ou belge. C'est bon pour les Américains, comme le champagne. Mais il faut vendre, allez savoir pourquoi. Faut l'embaucher. Faut lui prendre ses dessins mais pas nous demander de les lire en plus. En 1963 c'était pas mal, mais de nos jours... On a qu'à lui prendre ça, on verra bien, mais si ça ne tenait qu'à moi... Ainsi raisonnaient la plupart des rédacteurs-chefs qui ont employé Forest ces dernières années. On n'aime pas son travail, mais on l'emploie quand même pour l'image de marque.

De fait, le style de Forest est typiquement « années 50 », ce qui devrait plaire en cette période rétro. Le plus spectaculaire de son œuvre réside dans ce qu'il n'aime pas trop, ces dizaines d'illustrations et couvertures de SF, faites pour « Fiction » ou la collection « Rayon Fantastique », qui ont directement précédé les premières aventures de Barbarella. On peut aimer ou détester le cycle HYPOCRITE, plus élaboré et plus fou, paradoxalement, que l'héroïne libertine. On ignore généralement MYSTERIEUSE MATIN MIDI ET SOIR à grand tort. On peut aussi pleurer tel le saule abandonné sur ce DELIRANT COPYRIGHT qui a marqué force débutants de l'époque, précurseur du Concombre Masqué, première incursion véritable dans la BD française d'un humour à l'anglo-saxonne de qualité.

Nous devons constater que dans le tas de personnages apparus dans les années 60, Barbarella type exactement cette époque, mélange d'audace et d'ellipse taquine, comme personne n'en fait plus. Aucune censure aujourd'hui n'interdirait cette sorte de parution, ce qui suffit à chasser les lecteurs snobs. Ce second album qui vient de paraître a connu quelques malheurs malgré tout l'histoire, LES COLERES DU MANGEMENT, est parue en revue vers 1968. Eric Losfeld devait la publier, mais ses ennuis répétés l'en ont empêché, jusqu'à sa faillite, alors que Forest avait revu l'histoire et l'avait fait colorier par Manuela Do Pilar, bien connue. Aujourd'hui, la Marge/Kesselring nous l'offre enfin : 80 pages couleur, avec moins d'érotisme au premier degré,

pour faire chier les voyeurs, mais plus d'imagination, de la SF plus habile, des idées plus fulgurantes, des décors plus fastueux.

Comme tous les scénarii (ah, ce pluriel !) de Forest, c'est confus et compliqué, on n'y pige que dalle, on s'y perd. Forest, comme Moebius ou le Druillet des débuts, appartient à ces dessinateurs pour qui toute histoire



est prétexte à dessiner, à mettre en page, à composer, à raconter graphiquement, à se défoncer sur une planche. Quand un dessinateur arrive à faire oublier l'histoire, la continuité du récit, c'est que son graphisme est devenu en lui-même un sujet de regard. Il est autonome et non plus simple illustration. De même pour ces dessins qu'il avait faits pour accompagner certains textes de SF, ils n'illustraient pas, ils racontaient une histoire parallèle à celle de la nouvelle ou du roman. Ce que l'on peut savoir des films réalisés récemment par Forest (un court-métrage de SF et une dramatique TV) encore inédits, semble confirmer que le cinéma est aussi pour lui prétexte à composer un ensemble d'idées graphiques montées. Forest est un monteur, pas un graphiste, ni un littéraire. Chacun sa façon de raconter.



Comme Patrice Leconte, comme Touïs, comme Colman Cohen, comme Gébé. Forest n'a pas un dessin facile à aimer, ils ne peuvent plaire qu'aux gens exigeants, à ceux que ne touchent pas l'humour facile, le plein-la-vue, la bonne vieille recette de l'agréable à l'œil immédiat. Comme Leconte ou Gébé de l'époque « Berck », il a un public restreint, de gens intelligents. Cela devrait faire s'interroger un peu ceux qui vendent, tout fiers, leurs albums à des centaines de milliers d'exemplaires.

TRASHMAN :

Tous les mois, ce même Kesselring nous offrira quelques épisodes du fameux TRASHMAN de Spain Rodriguez, jamais traduit en français, alors qu'il est à placer, et dans le temps et dans la qualité, au même niveau que les « Freak Brothers » ou « Fritz le Chat ».

connus de tous en France. Trashman est un agent de la 6^e Internationale (peu de gens savaient qu'il y en avait déjà eu une 5^e), toujours en bute à la faune américaine ou aux pigs armés. C'est traduit un peu bizarrement, et publié sous forme de fascicules de 3 épisodes. Je n'ai pas vérifié s'ils étaient dans l'ordre, s'ils étaient intéressants ou si la traduction ne les trahissait pas trop. Nos hardis lecteurs sauront le faire eux-mêmes, et ne plus attendre du papa-critique qu'il leur mâche tout le boulot.

La Marge/Kesselring doit sortir bientôt la traduction française de MOONDOG, qui appartient à la seconde vague de l'underground, ou plutôt à l'entre-deux vagues, enfin vous verrez bien, les vagues ça va, ça vient. Si vous causez anglais, rappelez-vous que l'on trouve



souvent l'original pour pas cher dans d'excellentes librairies qui les importent, comme Parallèles, Actualités ou Futuropolis, pour ne citer que celles qui payent le coup à boire à notre reporter.

YELLOW DOG :

Le chien jaune a pissé partout, et il frappe encore. Pour le 5^e anniversaire de la revue-ancêtre de tout l'underground, ses éditeurs ont ressorti une pochette sans surprise mais qu'il faut dénicher à tout prix dans les susdites librairies. Elle contient la réédition des 13 premiers numéros de YELLOW DOG, les plus rares et les plus méconnus. Ce sont ceux que leurs auteurs vendaient sur les trottoirs, forme intelligente de la manche. Ce n'était pas à proprement parler un comics, puisque son format est tabloïd, plié en deux comme « Rollingstone », et que tout est noir et blanc, sauf le jaune de la couverture et du chien. On y trouve essentiellement des débutants qui le sont restés et quelques inconnus mal mûris qui avaient nom : CRUMB, SHELTON, Joël

BECK, MOSCOSO, GRIFFIN, S.C. WILSON, R. WHITE, DEITCH, R. WILLIAMS, HAK VOGRIN, LYNCH, WILLIAMSON, BODE, GREEN, LIPKING, TRINA, OSBORNE, tous ayant connu quelque notoriété par la suite, comme le savent ceux qui savent tout.

Le n° 1 est une grande feuille pliée en 4, le n° 12-13 en a 5. Par la suite, il a cessé d'être un hebdo, et est devenu un comics comme les autres qui paraît toujours. Crumb est particulièrement émouvant avec ses personnages habituels encore mal formés, pas au point, et ses incroyables croquis, les « crumbs » (miettes) que l'on peut voir dans certains comics récents ou en port-folio dans « All Kines Comics ». Dépêchez-vous, y'en a plus bezef.

BANDES-DESSINEES CHINOISES N° 1 :



92 酒家连忙取半只熟狗肉, 捞些蒜泥, 拿来放在香炉深面前。香炉深大喜, 用手拉着狗肉, 蘸着蒜泥, 一连又吃了十来碗酒, 还不肯罢休。

91 L'aubergiste prend une moitié de chien, pile un peu d'ail et dépose le plat devant le drôle de moine. Quelle joie ! Lu empoigne la viande, la trempe dans le hachis d'ail. Il avale plus de dix bols de vin. Il a le gosier sans fond.

- Ouvrez un autre tonneau !

Un éditeur montparno, Signes, sort un volume, premier d'une série qu'il faut espérer longue, de BD chinoises, adaptations réalistes de classiques du roman popu chinetoque. Pour 26 F, on a un volume très épais de plusieurs centaines de pages, format 15 X 11, ce qui le rend très joli dans une bibli. Il contient le début de deux très longs cycles. Le premier, les 108 BRIGANDS DU LIANG SHAN (Shui-hu), d'après le Roman des Bords de l'Eau, qui comporte 21 épisodes dont deux réunis ici, on voit un peu ce qui nous attend, est dessiné par Bu Xiaohuai sur un scénario de Wei Pu, ainsi que par Ren Shuai-ying sur scénario de Gao Mei-yl. L'histoire est un peu compliquée et rappelle, outre Forest (cf. ci-dessus), les romans picaresques, ou même les romans à tiroir. Ça finit bien et le moine ripaille et buveur vaut le déplacement. Le second, les TROIS ROYAUMES (San-guo), comporte aussi pour le



(74) 平日, 劉春和黃、張兩人, 總是食同食、睡同床、一齊度夜。

(74) Liu Bei, Guan Yu et Zhang Fei, devenus inséparables, mangent et dorment ensemble. Une grande amitié les unit.

moment deux épisodes, l'un dessiné par Xu Zheng-ping, l'autre par Chen Guang-yl, toujours dans le même style réaliste, un peu naïf, un peu raide (ces Chinois sauvages n'ont pas encore découvert le mouvement, on se demande même s'ils ont inventé la poudre), un peu cinéma muet, ce qui le rend charmant. L'édition française est parfois un peu floue, mais l'ensemble est encourageant et on fait un ban pour les éditeurs : clap clap clap. Le meilleur dessinateur c'est Chen, mais la seconde histoire, « Un drôle de moine » est la plus rigolotte. Elle prouve que la « grisaille collectiviste », ce n'est pas seulement le sordide rural et qu'on doit savoir aussi se marrer chez les maos les moins cons. Pour le même prix, on a un guide de prononciation du chinois et des recettes pour cuire le riz. Le mois prochain, la sauce. Dans 22 épisodes, c'est cult (1).

DE L'AUTOGESTION CONSIDEREE SOUS SES ASPECTS PHILESQUES, AUTHEMANIAQUE ET LAGARRIGUEN :



Une tendance se dessine vers la création de comics français. Quelques dessinateurs, qui en ont peut-être marre des fanzines ou des histoires courtes où les cloître un cruel marché, se lancent dans l'édition de petits fascicules personnels, à faible diffusion, mais à l'audace insolente. C'est un illustrateur « Pro », bien connu des lecteurs de « Lui », Jean Laguarrigue, qui a ouvert le bal avec un feuilleton de 32 pages, dont deux épisodes parus (c'est mensuel). Ça vaut 5 F, et l'on peut le

commander chez l'auteur, 45 rue Boissonade, Paris 14e, si l'on n'a pas de bonne librairie tout près. Titre : MISS LIBERTY. Y a une statue amerloque qui se barre et fait chier Nixon et Kissinger ; c'est dessiné vite mais ce n'est pas laid comme on dit à Kathmandou. Phil, lui, est un jeunot qui a besoin de bosser encore un peu pour avoir l'air d'un vrai professionnel, mais qui est bien parti pour un jeunot. Sans attendre qu'un grand s'occupe de lui, il a sorti le n° 0 du CRI DU LOMBRIC, petit



'Je n'ai jamais oublié qu'en France, tout finit par des chansons et que le mot "Liberté" est du genre féminin.'

L'Ami-Léon
(Pneum 34, verset 48...
44 bis, 44 bis...
Opus 58, 58 bis...
B.N.V. 75.8)

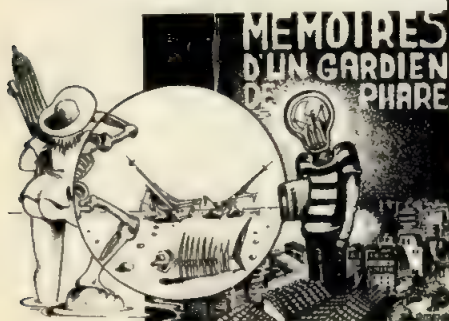
comics à 2 F. C'est une histoire, « Big massacre », parodie des « Battler Britton » de notre enfance. On peut lui commander, 17 rue du Bazillighien, 59000 Lille, ou le trouver comme le reste dans ces librairies qui font ma joie. N'importe quel dessinateur peut réaliser un comics comme celui de Phil, pour pas cher, ou alors il peut changer de métier.

LE CRI DU LOMBRIC

zine de bande dessinée n°0
PRESENTE



Les vraiment fauchés, ou les vraiment combinards, pourront adopter une autre solution, celle des photos ou des photocopies, collées pour faire un hand-book amusant. C'est ce qu'a fait Autheman avec une vieille bande à lui intitulée MEMOIRES D'UN GARDIEN DE PHARE. Le résultat est marrant, bien que moins marquant à l'œil. Tous ces mecs nous ouvrent en chantant une barrière que nos dessinateurs seraient bien cons de laisser se refermer. A vos plumes, on fait chauffer



l'offset. Et ne venez pas dire qu'on n'encourage pas les débutants.

Théophraste Epistoller.

(1) Les Publications Orientalistes de France (P.O.F.) publient aussi, en format 36 x 11, des BD chinoises, dont le cycle « Histoires du bord de l'eau ». C'est mieux tiré et traduit plus littéraire, ça sent l'université mais c'est agréable à l'œil. Ça vaut 8 F et on le trouve 4, rue de Lille, Paris-7e.



LES JEUX DU SUISSE

Exercez votre logique

Remplacer les lettres par des chiffres, de manière à ce que la ou les opérations soient justes. A chaque lettre correspond un chiffre. Aux mêmes lettres correspondent obligatoirement les mêmes chiffres. Procéder par élimination, en rayant dans la grille les cases interdites.

[illegible]

8. Effectivement $89 + 9 = 98$.

KURT MOHR

Raisonnement :

(1) NI A, ni B égalent à zéro (payer les cases 0).

(2) A est pair, puisqu'il est obtenu 2 fois B (payer les cases A1, A3, A5, A7, A9).

(3) Les dizaines passant de A à B, il est clair qu'on a une retenue. B est donc au moins égal à 5. B n'est pas 5, puisqu'on aurait alors $A = 0$. Donc B est donc au moins égal à 6 (payer les cases B1, B2, B3, B4, B5).

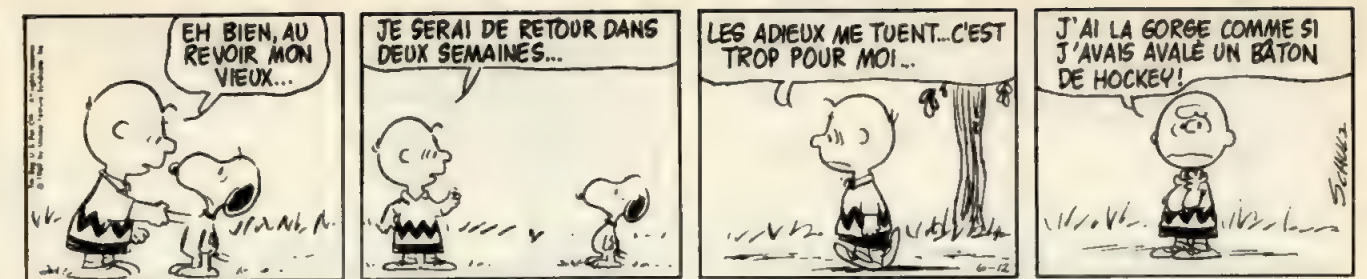
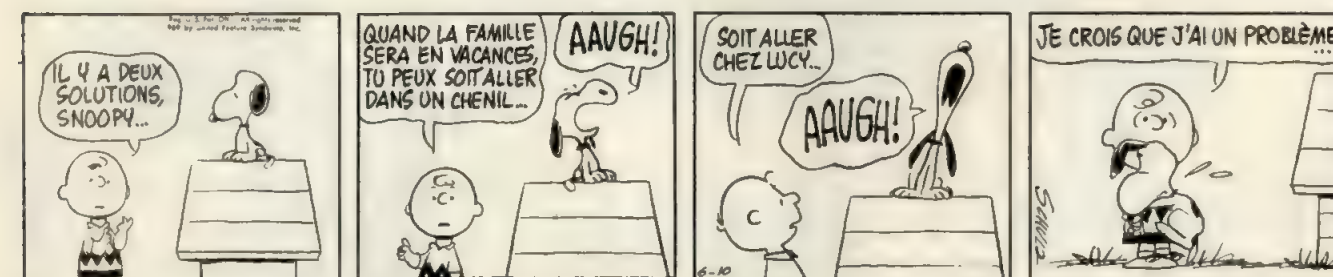
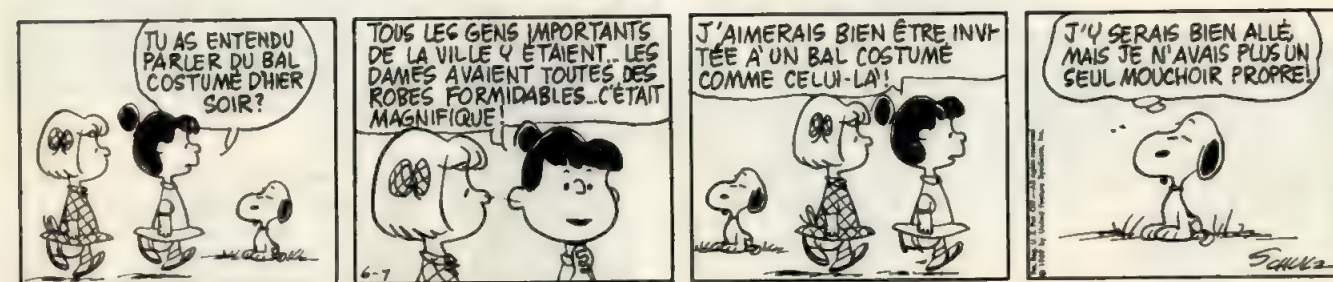
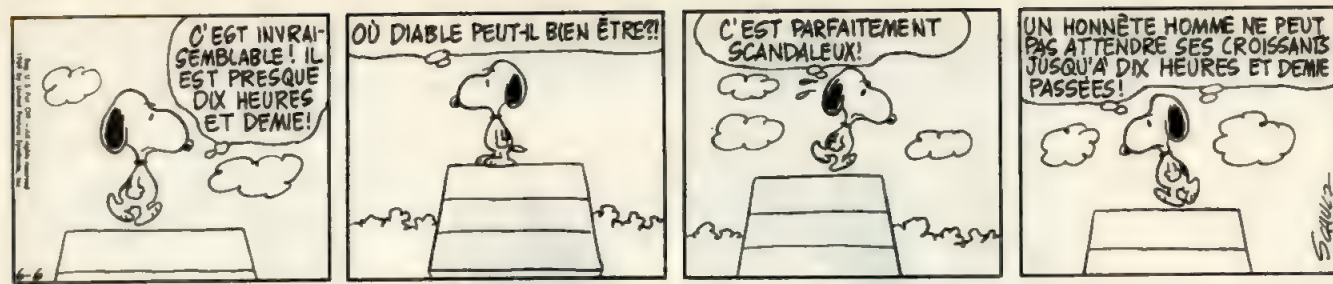
(4) La retenue obtenue en additionnant B + B ne peut être que 1. Donc la colonne de dizaines nous donne $B = A + 1$. Donc B est forcément impair (payer les cases B6 et B8). B ne peut donc être plus que 7 ou 9. Par conséquent A ne peut être que 6 ou 8 (payer les cases A2, A4).

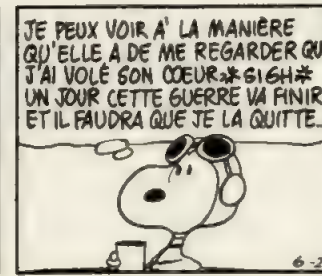
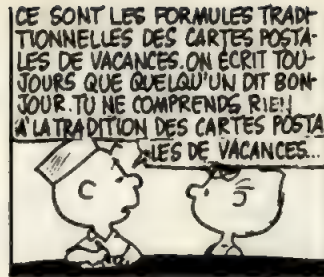
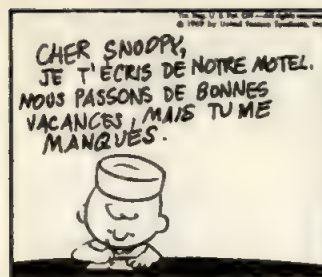


Charles M. Schulz

PEANUTS







IL EST FINI LE TEMPS DES JAMS

Il y a rue du Louvre, en face de I.B.M., une superbe guitoune en bois bleu qui s'appelle la Boîte à Disques. Lorsque le propriétaire veut bien ouvrir boutique, on trouve là, sur quelques mètres carrés non-euclidiens, des cartes postales insolites, des rouleaux à musique, des partitions et toutes sortes de disques d'occasion (entre autres des 78 tours de tangos, antiques et nobles, des vrais de vrais, sélectionnés par un spécialiste de la musique populaire argentine, des tangos lyriques, excessifs, emphatiques, exprimant les ombres de la gloire espagnole abîmées aux rives d'un continent démesuré. Hélas, le Tango c'est pas mon propos). A la Boîte à Disques, on vend aussi des livres. Ainsi « Mister Jelly Roll », (les aventures de Jelly Roll Morton, créole de la Nouvelle-Orléans et « inventeur du jazz ») et « Ecoutez-moi ça » (l'histoire du jazz racontée par ceux qui l'ont faite).

Le premier bouquin est la transcription des souvenirs de Ferdinand Joseph La Menthe, alias Jelly Roll Morton. Ce pianiste, un peu arnaqueur, un peu maquereau, mais toujours avec le panache d'un gentleman, est aussi un conteur fabuleux. C'est dire justement qu'il fait place à la fable, à la légende, qu'il est habileur, plein de faconde, et que son récit n'est pas toujours de la plus rigoureuse exactitude. Le second est la compilation de témoignages des musiciens (personnages historiques, seconds rôles ou figurants) qui ont fait le jazz depuis le début du siècle jusqu'aux années 50. Chaque point de vue y est partiel et partiel, le ton jamais neutre, les dires parfois contradictoires.

Mais la lecture de ces deux livres vivants met à jour une réalité épaisse, généreuse et sordide, tendre et violente, évidente dans sa complexité, que ne peut restituer aucune analyse si minutieuse soit-elle.

Elle recrée une atmosphère dingue et bénie où le jazz était roi.

Au début du siècle, la Nouvelle-Orléans était une ville pleine de musique. Les croisements de races et l'imbricatio de castes qui en résultait, un goût latin et tout catholique pour les fastes et les pompes, expliquent que le moindre événement de la vie publique était l'occasion d'un cérémonial complaisant.

Les clubs, les associations et autres confréries pullulaient, chacun des groupements se faisant une gloire de surpasser le voisin par la magnificence de ses parades, le brio des fanfares engagées ou la vigueur de sa seconde ligne (la seconde ligne c'était l'avant-

garde de malabars du quartier qui précédait la parade, armée de briques, de rasoirs ou de bâtons, histoire de convaincre les récalcitrants de la beauté de la musique).

Les mariages, les baptêmes, les communions, les enterrements se faisaient en rythme, la respectabilité de la famille étant directement proportionnelle à l'importance de l'orchestre qui jouait, au nombre des invités et à la quantité d'alcool et de bouffe ingurgitée. Au-delà des barrières raciales, la musique était lieu de confrontation, et pendant les pique-niques au lac Ponchartrain, les artistes blancs et noirs rivalisaient d'une rive à l'autre.

Mais la Nouvelle-Orléans c'était aussi son port, ses marins en bordée, ses 10.000 prostituées et les honky tonks, barrel houses ou bordels de luxe qui ne fermaient jamais. Tous les claques avaient leur « professeur », le pianiste qui syncopait les ébats. Les établissements offraient sur des voitures à plate-forme un avant-goût de leurs attractions, et quand au coin d'une rue deux cortèges se rencontraient, c'était des joutes acharnées car les vainqueurs ramenaient derrière eux tous les clients.

En 1917, la fermeture du quartier réservé (le fameux Storyville), à la demande de la Marine qui y laissait par trop de valeureux combattants, devait porter un coup sévère à la vie du jazz. Les engagements sur les vapeurs de la Cie Stekfus, qui remontaient le Mississippi, entraînaient les musiciens vers le Nord, jusqu'aux brumes de Chicago, puis aux tumultes de New York.

Soit la prohibition, le manque d'alcool, soit une situation économique prospère qui permet de dépenser, soit des tripots discrets où l'on sert en douce le gin de baignoire au son d'une musique hot qui donne soif, et vous obtenez, par l'effet d'une loi d'attraction physique aussi imparable que celle des champs magnétiques, l'âge d'or de Chicago où même Al Capone appréciait le jazz.

Soit la crise, la récession, l'effondrement des valeurs en bourse et des valeurs morales, le chômage, le désarroi, l'incertitude du lendemain, le désir d'oublier, ou de profiter pendant qu'il est encore temps, et vous aurez des salles de danse colossales, des bigbands qui swinguent et des retransmissions radio. Le jazz c'est aussi l'opium du peuple et on danse très bien sur un volcan.

Il est permis de rêver sur cette époque robuste où de Kansas-city à New

York des jam-sessions homériques tenaient les champions du titre et les challengers sur le pied de guerre, où les hostilités s'ouvraient au milieu de la nuit, lorsque les musiciens se retrouvaient entre eux après leur boulot régulier et se dépassaient sans compter sur la beauté de l'art.

Dans un climat pareil, Ethel Waters dit que vous pouviez chanter « jusqu'à ce que vos amygdales vous tombent de la gorge ».

On parle encore dans les chaumières de cette nuit mémorable où Coleman Hawkins, de passage à Kansas-City avec Fletcher Henderson, affronta jusqu'au matin Ben Webster et Lester Young et bousilla sa voiture neuve pour rejoindre à temps l'orchestre à Saint-Louis.

« Les jam-sessions de Kansas-City ? Je me souviens qu'une fois... je suis venu à une « jam » sur le coup de 10 h, puis je suis rentré chez moi pour faire ma toilette. Je suis revenu à une heure du matin : ils jouaient toujours le même morceau » (Sammy Price). Dans ces combats de longue haleine, les rythmiques, qui elles, jouent tout le temps, étaient mises à rude épreuve. Jo Jones ou Mary Lou Williams ne s'étonnaient pas qu'on vienne les réveiller à 6 heures du matin pour venir remplacer les copains défaillants.

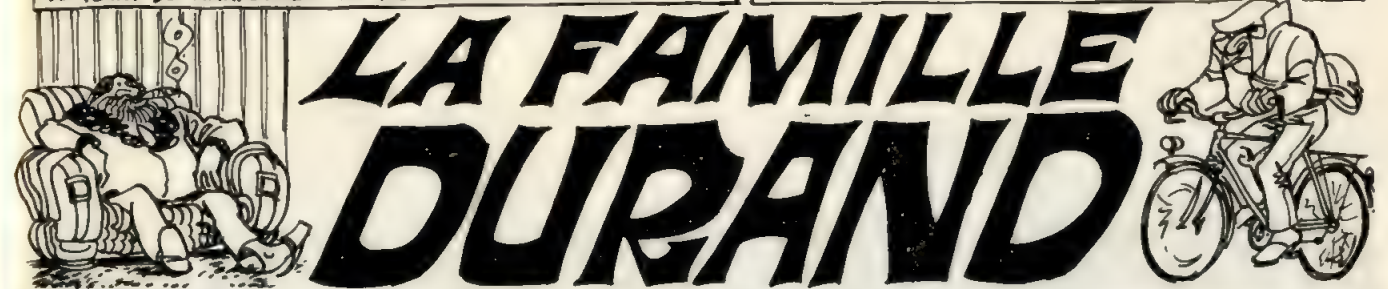
Ce temps-là est bien fini ; car il correspondait à des conditions de travail bien particulières qui n'existent plus. Jusqu'aux années 50, il y a eu osmose entre le jazz et la variété. Un vaste public faisait vivre quantité de musiciens. Les débouchés ne manquaient pas : le cinéma (au temps du muet, la sonorisation était assurée par un orchestre, ensuite s'est maintenu l'usage des attractions à l'entracte) ; les magasins de disques, d'instruments et de partitions qui utilisaient des démonstrateurs ; les bals, les dancings, les revues musicales, les cabarets avec chanteurs, chanteuses, girls et danseurs à claquettes, et puis les disques largement diffusés parce qu'ils utilisaient des thèmes à succès, créaient des mélodies faciles à retenir.

Dans ce cadre, les jazzmen ne pouvaient pas toujours donner le meilleur d'eux-mêmes, et le jazz le plus profond se faisait bien souvent en marge de leurs activités officielles et vivrières. Cette dualité en a fait souffrir plus d'un. Le manque de travail, aujourd'hui, démolit les autres. En vérité, je vous le dis, le jazz est un chemin étroit et plein d'épines.

Chris Flicker.

PARLER DE LA CONDITION HUMAINE BIEN CALÉ DANS UN FAUTEUIL EN CUIR VÉRITABLE ET EN FUMANT UN GROS CIGARE, MÊME SI ON A LES CHEVEUX LONGS, EST L'IMAGE PARFAITE DES INTELLIGENTS PARISIENS NÉVROSÉS QUI SONT AUSSI PRÈS DE LA VIE DES GENS QU'ILS PRÉTENDENT DÉFENDRE QU'UN UNITARIEN EST SUR LE POINT DE REMPLACER LE TROPHÉE FRED ASTAIRE.

NOUS AVONS DÉCIDÉ, POUR NOTRE PART, DE QUITTER NOTRE FAUTEUIL, D'ALLUMER UNE GAILOISE, ET DE RÉVÉLER LES HAÏLLONS QUE LE PROLÉTAIRE SEMBLE TANT PRISER, POUR PASSER INAPÉRÇU AU MILIEU DE LA RACAILLE ET VIVRE DE PRÈS L'EXISTENCE DES MÉDIOCRES. ET VOICI CE QUE NOUS AVONS PU CONSTATER DE VU :



LE PÈRE, HOMME RUDE, AU JUGEMENT SAIN, CARTÉSIEEN JUSQU'AU BOUT DES ONGLES, TRAVAILLE DANS UNE FABRIQUE D'AIGUILLES À COUDRE. IL PERCE DES CHAS À LONGUEUR DE JOURNÉE, LABEUR ASTREIGNANT, S'IL EN EST.

EH BIEN, NOUS L'AVONS VU RIRE!

HA-HA! TU L'AS DIT!

LA MÈRE, TROP SOUVENT MALADE, A DU SE RÉSIGNER À CESSER DE FAIRE DES MÉNAGES, ELLE TRAVAILLE À DOMICILE, PLIAGE DE PROSPECTUS ET MISE EN ENVELOPPES, ÇA LUI PERMET DE S'OCCUPER DU PETIT DERNIER, QUI EST BIEN MIEUX LÀ QUE DANS UNE CRÈCHE.

SEPT HEURES ET DEMI! ILS NE VONT PAS TARDER À ARRIVER, ET LE MÉNAGE QUI N'EST PAS FAIT!

LE REPAS NON PLUS. CETTE FEMME N'A PAS UN MOMENT DE LIBRE DANS SA JOURNÉE, MAIS NOUS NE L'AVONS JAMAIS ENTENDUE SE PLAINDRE. LE SPECTRE DU M.L.F. N'HANTE PAS TOUS LES FOYERS, DIEU MERCI.

LE FILS AÎNÉ TRAVAILLE AVEC SA FEMME SUR LES MARCHÉS. IL AIDE À MONTER ET DÉMONTER LES STANDS PENDANT QU'ELLE VEND DE LA FERRAILLE QU'ILS RAMASSENT LE SOIR DANS LES DÉCHARGES PUBLIQUES.

ÇA Y EST! LA JOURNÉE EST FINIE, COCOTTE!

OUF!

ILS SONT HEUREUX!

LES DEUX FILLES TRAVAILLENT DANS UN RESTAURANT POPULAIRE COMME SERVEUSE ET PLONGEUSE. ELLE SONT DEBOUT TOUTE LA JOURNÉE. MALGRÉ CELA, ELLES N'ONT PAS PEUR DE FAIRE UNE HEURE DE TRAVAIL GÉRÉES COMME DES SARDINES (4) DANS LES TRANSPORTS EN COMMUN.

BOULEZ-LES RIRE! ET SI ON PRENAIT PLUTÔT L'AVION? TU RIGOLÉS? POUR ÊTRE DÉTournés? JE VOUS DÉTournE RAIS BIEN, MOI...

LE SOIR, AUTOUR DE LA TABLE, TOUT LE MONDE DEVISE JOYEUSEMENT EN REGARDANT LA TÉLÉ (ILS ONT LA TÉLÉ!)

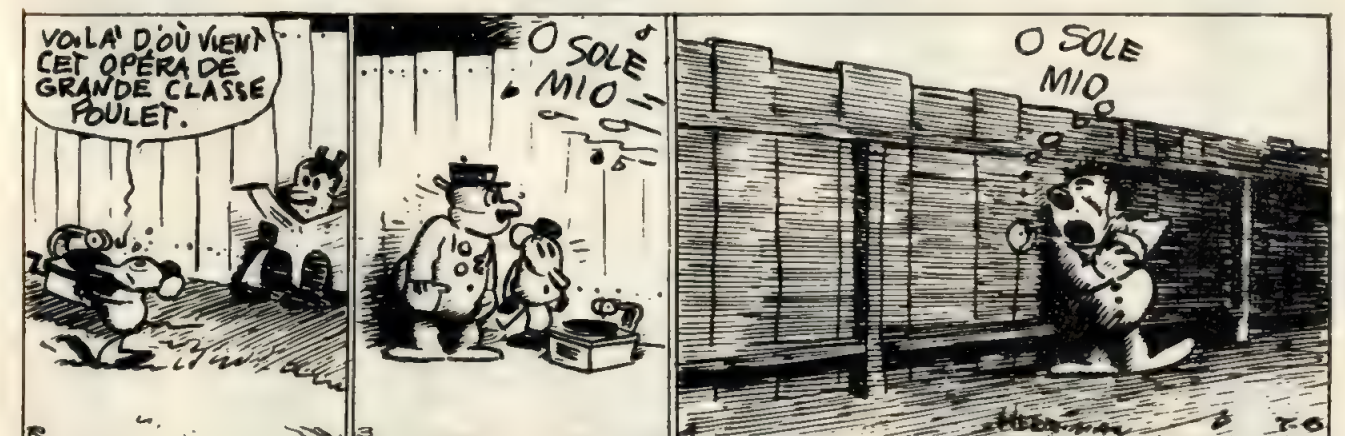
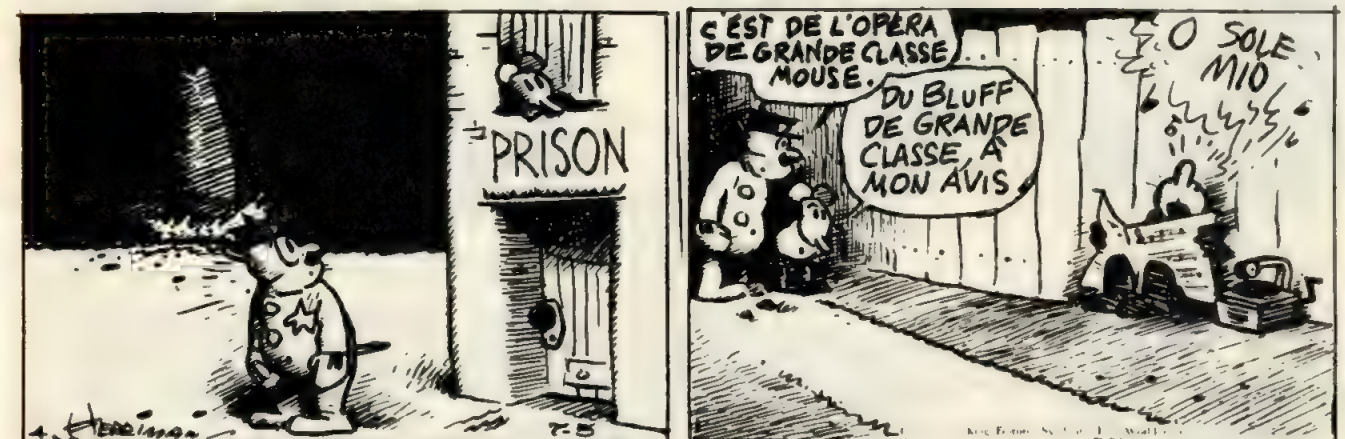
ON ÉTAIT RICHES! T'ÉTAIS AU COURANT, TOI? NON, MAIS ÇA ME FAIT PLAISIR DE L'APPRENDRE! ON ÉTAIT HEUREUX, ON LE SAVAIT PAS! OÙ EST JOJO? A LA MANIF!

ALORS, OÙ EST DONC CETTE DÉTRESSE MORALE DONT ON NOUS RABAT LES OREILLES? CHEZ LES TRAVAILLEURS? ALLONS DONC! LE SEUL QUI NE FICHE RIEN DE LA FAMILLE, C'EST JOJO, L'ÉTUDIANT. ON NE PEUT PAS DIRE QU'IL RESPIRE LA JOIE DE VIVRE, LUI QUI EXPLOITE LE TRAVAIL DE SES PROCHES! AH, LES VACHES! ILS COGNENT D'UN DUB, LES ORDURES! TU RAMÈNES PAS DE CASQUES?

Hugot

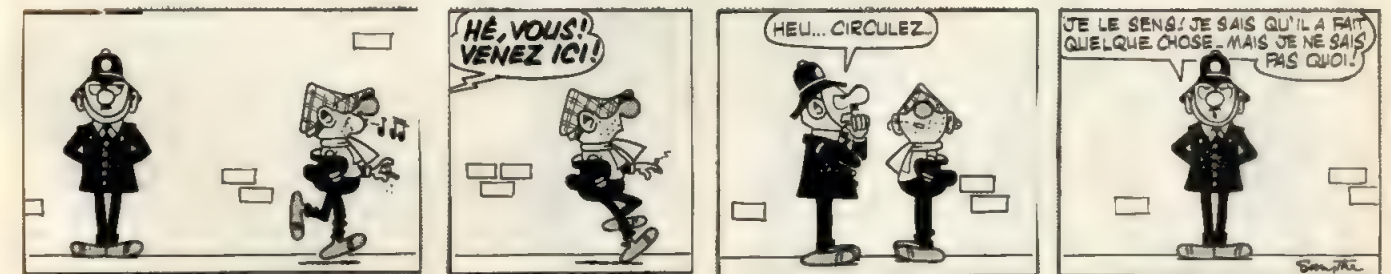
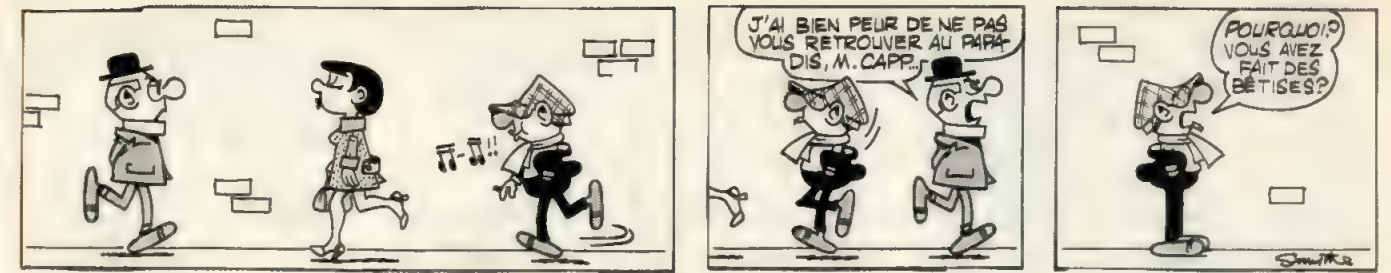
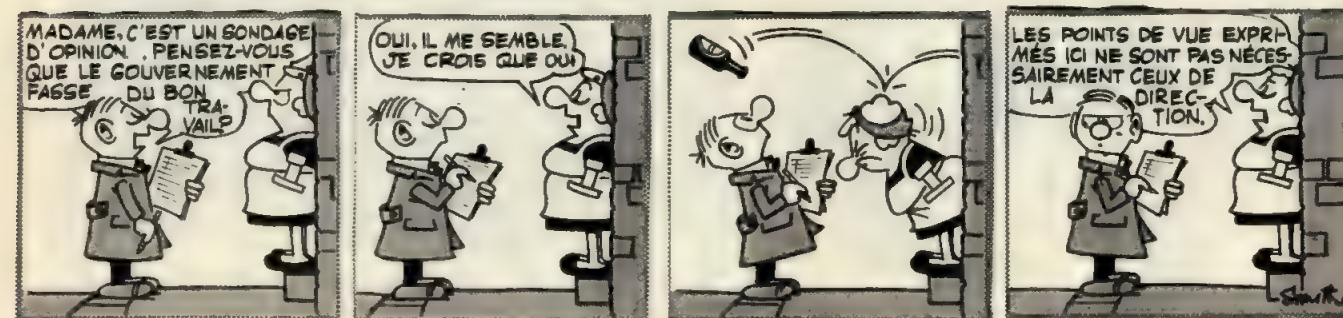
Krazy Kat

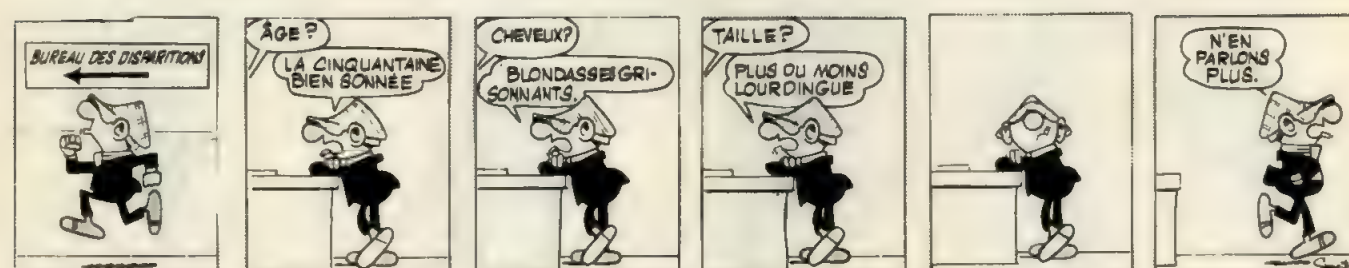
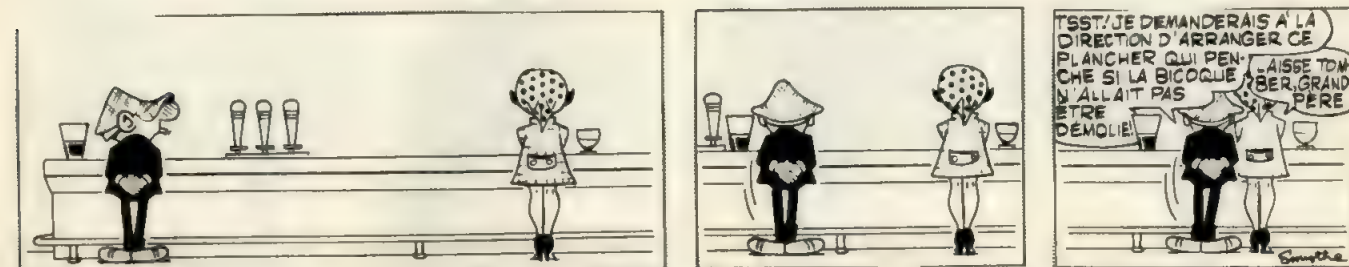
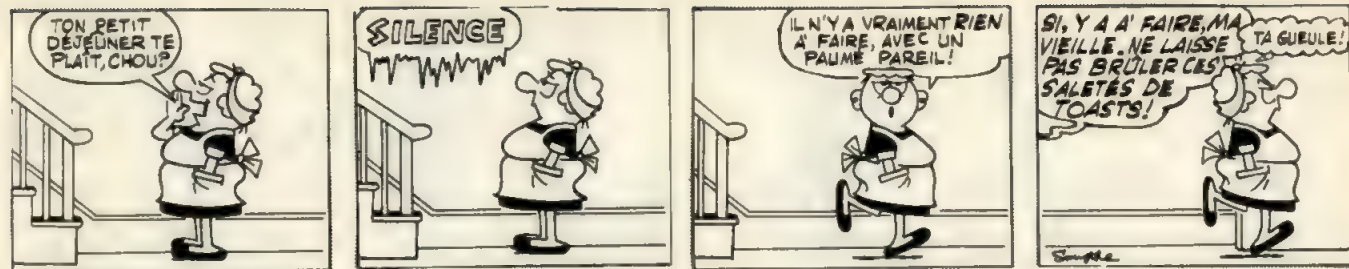
Herriman



Copyright 1971 by King Feature Syndicate. Distribué par Opera Mundi

Andy Capp





SI CETTE ÉTUDE NE PORTAIT PAS SUR LES SOUCOUPES VOLANTES, ON POURRAIT FACILEMENT LA CONFONDRE AVEC UN DOCUMENT SUR LES OBJETS VOLANTS NON IDENTIFIÉS

S.F.

Le 24 juin 1947, un homme d'affaires américain qui volait dans son avion personnel au-dessus de l'Etat de Washington, aperçut dans le ciel neuf disques brillants évoluant au-dessus d'une montagne à une vitesse bien supérieure à celle que pouvaient atteindre les avions de l'époque. Le bonhomme s'appelait Kenneth Arnold. En racontant ce qu'il avait vu, il parla « d'espèces de soucoupes en métal argenté ». C'est à lui qu'on doit l'expression « soucoupe volante », immédiatement popularisée par les journalistes.

Aujourd'hui, lorsqu'on parle de soucoupes volantes, personne n'est d'accord sur le concept que le terme recouvre, mais tout le monde, néanmoins, sait immédiatement de quoi il s'agit. C'est un peu comme lorsqu'on parle de Dieu. Les passionnés évoqueront des « objets volants non identifiés » (traduction de l'expression américaine de « unidentified flying object » ou U.F.O.), ce qui est encore trop explicite car, à supposer qu'il y ait bien quelque chose dans le ciel, rien ne permet de supposer qu'il s'agit bien d'objets, au sens matériel du terme. Les plaisantins de service ricaneront au sujet des petits hommes verts qui viennent en astronef de la planète Mars (mais certains y croient toujours), d'autres enfin, la clientèle rationnelle et sérieuse, écarteleront d'une chiquenaude toutes ces balivernes. Ils ont peut-être raison, mais on peut remarquer aussi que ceux qui ne croyaient pas aux U.F.O. en 1964 sont ceux qui ne croient pas à la pollution en 1974, et cela est révélateur en tout cas d'un état d'esprit pour le moins sclérosé.

Car il est certain que le phénomène possède ampleur, persistance, et des structures de base bien définies et limitées en nombre. Seulement comme ces structures ne proviennent que d'observations (réelles ou supposées) de témoins dépourvus dans l'immense majorité des cas de preuves matérielles, il reste pratiquement impossible, à l'observateur ouvert et impartial, de se faire une opinion circonstanciée. Hypnose collective, défaut d'observation? On n'en sait rien. Mythe ou réalité, les « soucoupes volantes »? On n'en sait rien. Mythe, ça l'est devenu, c'est sûr, mais un mythe peut fort bien procéder d'une réalité déformée et mythifiée.

Aux Etats-Unis, en tout cas, on se préoccupa très tôt, et très officiellement de la chose. Il faut dire que des choses inquiétantes se passaient : le 7 janvier 1948, un pilote militaire, le capitaine Thomas Mantell, disparaissait en vol avec son appareil, après avoir signalé à la radio qu'il pourchassait un appareil « qui a l'air métallique et dont la taille est gigantesque ». De là à dire qu'un engin non-identifié l'avait abattu...

Une commission se crée donc, en décembre 1947. Elle est dissoute vingt ans plus tard, en 1968, après avoir analysé 12.000 rapports d'observations, consignés dans le « Livre Bleu », et dont plus d'un tiers ne purent jamais être expliqués. Un rapport final, signé par le professeur Meuzel et mis à la disposition du public, concluait, en ne se basant que sur une centaine de cas, que les soucoupes volantes n'existaient pas. Le professeur Allen Hynek, astronome qui fit partie du projet « Livre Bleu » en tant que conseiller scientifique, rapporte dans un gros livre qui vient d'être traduit en français, que la commission a fonctionné en upeu du bon sens et que l'affaire soucoupes a été délibérément étouffée (1).

Que peut-il en être? Pourquoi le gouvernement américain aurait-il cherché à étouffer une enquête scientifique? Les raisons n'en sont assurément pas scientifiques, mais idéologiques et, dans l'impuissance où l'on se trouve d'analyser le phénomène d'un point de vue scientifique, on peut au moins le faire par l'idéologie. Il est en effet frappant de constater que l'apparition des soucoupes volantes aux Etats-Unis coïncide avec le début de la guerre froide, avec la chasse aux sorcières du McCarthysme, avec la crainte de voir le monde sombrer dans les horreurs d'une guerre nucléaire. Le danger qui vient du ciel (avions, fusées qui peuvent vous tomber sur la gueule) et celui qui vient du dedans (l'ennemi intérieur qui s'infiltre jusque dans vos draps) peuvent facilement être synthétisés dans l'existence fantasmagorique d'engins qui débarquent des nuées de petits hommes verts assassins. Et le projet Livre Bleu con-



« Les soucoupes volantes attaquent » (film de Fred F. Sears).

tenait très explicitement la notification suivante : savoir si les U.F.O. présentent une menace pour la sécurité des Etats-Unis.

Ceci constaté, il est d'autant plus facile de comprendre pourquoi, le spectre de la guerre froide ayant été évacué, les soucoupes volantes n'avaient plus de raison d'être : 1968, c'est déjà une autre politique, une autre Amérique, qui doit se tourner vers des « menaces » cette fois bien réelles — Noirs, étudiants, hippies...

En fait, la soucoupe, dans le projet de détournement de la réalité de l'idéologie dominante, a eu vite fait de remplacer le serpent de mer, un peu mité sous ses écailles. On n'a jamais vu, en France, les médias faire cas d'autant d'observations d'U.F.O. : (affaire du Concorde, soucoupe télévisée...) que pendant les derniers mois précédents la mort de Pompidou, alors que les tensions sociales étaient à leur comble. Et il est caractéristique que les engins non identifiés aient complètement disparu de notre ciel pendant la campagne présidentielle.

Mais s'il est aisé de trouver des motivations à l'exploitation infra-politique du mythe, il est moins facile de percer la psychologie de ceux qui travaillent de la soucoupe pour leur compte personnel. Par exemple, il existe de par le monde une certaine catégorie de gens qui prétendent avoir été en contact avec des extra-terrestres, lesquels sont des humanoïdes hautement civilisés transmettant des avertissements et des messages de paix. Militantisme d'illuminés? On peut être tenté de le croire... Le cas le plus célèbre est celui de George Adamski, un Américain qui écrit deux livres célèbres sur sa prétendue rencontre avec des Vénusiens qui l'avaient embarqué dans leur astronef. Et il y en a bien d'autres, de ces « élus »! Mais on peut remarquer que leurs récits, toujours identiques, se bornent à des platitudes surprenantes : les extra-terrestres sont des humanoïdes comme vous et moi, vêtus de scaphandres genre NASA, qui circu-

lent dans des engins avec des coursi-
ves et des hublots, et dont le monde
d'origine possède un ciel bleu, de
l'herbe verte, etc. Le plus médiocre
des auteurs de science-fiction a plus
d'imagination !

Mais c'est sans doute qu'ici, l'imagina-
tion n'est pas en cause, ou plutôt ne
« fonctionne » pas de manière événe-
mentielle. Il est seulement question de
foi, supportée soit par un sens inébran-
lable du mensonge tactique, soit par
une mythomanie à toute épreuve. De
nombreuses associations portant la
bonne parole ont aussi vu le jour, et
de nombreux conférenciers possédant
la vérité s'adressent journellement à
un public composé de gens qu'on ne
peut appeler autrement que
« croyants » et qui viennent entendre
causer soucoupe comme ils iraient à la
messe. J'ai assisté plusieurs fois à de
semblables célébrations. Le public
qu'on y rencontre est composé en
majorité de personnes d'âge moyen ou
mûr et — mes excuses pour les caté-
gories sociales visées qui ont droit à
tout mon respect — m'a toujours fait
penser aux vieux instituteurs laïcs et
aux clients des magasins de produits
diététiques : ascétisme, sérieux, feu
dans le regard.

Messe et laïcité, la clé de ces mani-
festations est dans le rapport de ces
concepts en apparence antinomiques.
Car, puisque Dieu n'existe pas (ou
plus), et que le monde est de plus en
plus invivable, aliénant, menaçant, que
sa fin écologique ou atomique est
peut-être proche et qu'on se sent im-
puissant devant l'échéance prévisible,
il faut bien croire en quelque chose,
se tourner vers quelque chose qui
puisse vous donner encore une mince
raison d'espérer. Ce quelque chose, ce
sera les soucoupes volantes, ce sera
ces hordes d'extra-terrestres sages,
bons, puissants, qui nous guettent du
haut des cieux, qui ont résolu leurs
problèmes et sont prêts à venir résou-
dre les nôtres — qui viendront nous
SAUVER. L'idéologie fonctionne encore
dans ce raisonnement, au titre de re-
tombée : puisque la structure de la
société nous a dépossédés de tout
pouvoir d'action et de décision, on se
tourne vers un autre Pouvoir, qui plane
au-delà des nuages... Comme quoi tout
recommence ! Hélas, pour construire
des astronefs assez puissants pour
passer d'un système solaire à un autre,
l'énergie et les matières premières
nécessaires demanderaient la destruc-
tion probable d'une planète. C'est tour-
ner en rond. Et moins que jamais,
camarades, la sauvegarde ne viendra
du ciel.

Le domaine de la culture s'est évidem-
ment emparé du phénomène soucoupe,
par l'expression de la science-fiction.
En 1907, un romancier populaire à la
fécondité étonnante, Jean de la Hire,
publiait dans *Le Matin*, en épisodes, *La*



roue fulgurante où, déjà, un astronef
lenticulaire visitait notre planète, enle-
vait des Terriens. Hasard, sans aucun
doute, exploité pourtant par rebond
puisque l'auteur faisait rééditer son
ouvrage en 1952 sous le titre de ...
Soucoupe volante, avec quelques mo-
dernisations de surface. Monument de
naïveté plein d'un charme tout à fait
kitsch, le roman est accessible aujour-
d'hui, dans son texte original (2). Mais
ce n'était qu'un début. La collection
Anticipation du Fleuve Noir, notam-
ment, débordait de romancules consa-
crés aux soucoupes pendant toutes les
années 50. Jimmy Guieu, figure de
proue de cette offensive, avec des
romans aujourd'hui introuvables
comme *Hantise sur le monde* ou *L'in-
vasion de la Terre*, nous livrait de
bondissantes épopées spatiales et
guerrières. Le malheur est qu'il se prit
au jeu, écrivit aussi des ouvrages do-
cumentaires sur la question, et fait
aujourd'hui partie de cette cohorte de
conférenciers tout à l'heure épingleés...
Ce qui ne l'empêche pas, pour gagner
sa croûte, de donner périodiquement
au Fleuve Noir des récits soucoupistes
où deux races extra-terrestres, une
bonne, une méchante, s'affrontent éter-
nellement sur la tête d'épingle de no-
tre globe (*Plan catapulte*, FN-A n°
439). Et pour son premier roman, paru
à l'époque au *Rayon Fantastique* mais
réédité depuis, Francis Carsac, un des
« grands » de la SF française, n'hési-
tait pas à faire se poser une soucoupe
volante dans la campagne française...
(3).

Mais tout cela restait du domaine de
l'aventure. Plus intéressant est ce qui
s'est passé aux Etats-Unis (encore), et
cette fois dans le domaine du cinéma,
où une véritable bataille idéologique
par soucoupes interposées fut livrée
dans les années 50 entre réactionnai-
res et progressistes, qui se servaient
de ces engins idéaux pour faire passer
leurs idées. Là SF, en l'occurrence, est
transparente : quand vous avez affaire
à un méchant extra-terrestre, c'est que
l'auteur est fasciste ; quand il est bon,
l'auteur est progressiste. Deux films
entre mille rendent bien compte de

ces nuances. L'un, *Les soucoupes vo-
lantes attaquent*, de Fred S. Sears
(1956) présentait des engins destruc-
teurs pilotés par des robots sans vi-
sage fondre sur l'Amérique ; ils étaient
défaits, après un combat héroïque,
juste au-dessus de Washington, sym-
bole oblige ! L'autre, réalisé en 1951
par le libéral Robert Wise (*Le jour où
la Terre s'arrêta*) mettait en scène un
pacifique envoyé du cosmos qui se
faisait tirer dessus par les soldats US
avant d'avoir pu s'exprimer. A l'époque
de la guerre de Corée, le symbole là
encore est évident...

Miroir idéologique qui est un fidèle
reflet de son temps, la SF, si elle a un
peu, ces dernières années, abandonné
les soucoupes, n'en a pas moins conti-
nué à doter les extra-terrestres d'une
signification critique toujours précise,
et Swift et Voltaire renaissent dans
ces récits où ce ne sont plus tant les
étrangers qui nous intéressent, mais
les réactions que leur présence fait
naître chez les Terriens. Déjà en 1954,
Edgard Pangborn décrivait dans *Un mi-
roir pour les observateurs* (4) l'action
des Martiens qui, vivant secrètement
parmi nous, essayaient de nous éviter
les pires catastrophes : encore ce fa-
meux concept d'anges gardiens mis à
la sauce spatiale. Mais le ton change
radicalement avec *L'homme tombé du
ciel* de Walter Tewis (pour les ama-
teurs de policiers, c'est l'auteur de
L'arnaqueur), où l'on voit un pauvre
réfugié d'une planète qui meurt crever
misérablement sur la Terre (5), tant
les hommes sont des salauds égoïs-
tes, tant notre planète est inhospita-
lière !

Avec ce traitement moderne et dé-
mythifiant (typique de la nouvelle SF,
qui se préoccupe de l'homme, et non
plus des lointaines étoiles), la boucle
est bouclée. Les soucoupes volantes
ne présentent pas « un danger pour la
sécurité intérieure des Etats-Unis ». Le
danger, il vient de l'homme et du
système qu'il a lui-même créé. Ce
système crée à son tour des mythes
(les soucoupes volantes en sont un)
qui renvoient l'image du système déca-
pée. Autre boucle bouclée. C'est beau,
la culture !

Andrevor

(1) « *Les objets volants non iden-
tifiés : mythe ou réalité ?* », par
J. Allen Hymek : Belfond.

(2) « *La roue fulgurante* », par Jean
de la Hire : J.-C. Lattès - Edition
Spéciale.

(3) « *Ceux de nulle part* », par Fran-
cis Carsac : Club du livre d'antici-
pation - Editions OPTA.

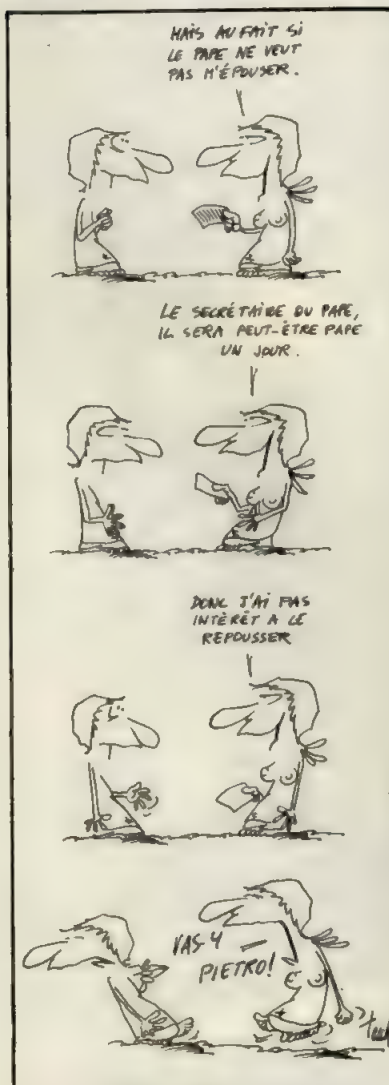
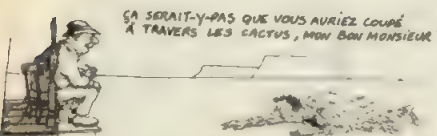
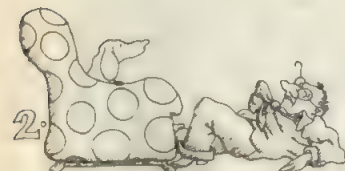
(4) « *Un miroir pour les observa-
teurs* », par Edgard Pangborn :
Club du livre d'anticipation - Edi-
tions OPTA.

(5) « *L'homme tombé du ciel* »,
par Walter Tewis : Editions Denoël,
collection « Présence du futur ».

Feigneur ! Fes cruftastafées !



Raham Wilson



RAMAYANA

La Fable indienne pleine de dieux étranges et de démons à dix têtes se prête facilement à l'imagerie. La rue indienne s'émaille de calendriers et d'images saintes pleines de symboles hermétiques pour l'Occidental mais très clairs pour les Hindous. La bande dessinée présentée dans ce numéro est distribuée dans les temples du sud de l'Inde ; sur les lieux mêmes où se déroule l'épopée de Rama. Elle est un exemple des multiples bandes dessinées qui surpassent en nombre largement les Donald et les Mickey aux éventaies des marchands de journaux. Dans ces comics les petits enfants apprennent les hauts faits des héros nationaux. L'ambition de chaque petit garçon est d'être un Rama, tandis que chaque petite fille veut ressembler à Sita, son épouse.

Le Ramayana est le premier et le plus connu des poèmes épiques de la culture sanscrite. On raconte que ce poème surgit du cœur attristé du sage Valmiki, son auteur, alors qu'il était témoin de la douleur d'une oiselle assistant à la mort de son mâle, tué par la flèche impitoyable d'un chasseur. Ce fut : « un torrent spontané d'émotions puissantes ». Cette scène devait donner naissance à une épopée.

Il existe plusieurs versions légèrement différentes du Ramayana, correspondantes aux diversités de l'Inde. Vous trouverez ici la version Tamoul : la langue la plus parlée du sud de l'Inde. Cette langue est, dit-on, plus ancienne que le sanscrit. Elle raconte la légende du dieu Vishnou fait homme (avatar), pour souffrir comme un mortel et établir le Dharma (justice) sur terre.

Et selon les paroles de Bhrama (le demiurge qui crée le monde à chaque cycle cosmique) : « Aussi longtemps que les montagnes culmineront et les rivières couleront, le Ramayana sera honoré par les hommes et les sauvera du péché. »

SUR LES BERGES DE LA RIVIERE SARAYU AUX TEMPS LEGENDAIRES DE L'ÂGE DE BRONZE, S'ÉLEVAIT LA SPLENDIDE CITÉ D'AYODHYA SUR LAQUELLE REGNAIT L'EMPEREUR DES ARIENS DASH ARATHA. IL AVAIT EU DE SES TROIS ÉPOUSES ET REINES QUATRE FILS : RAMA, LAXMANA, BHARATA ET SHATRUGHNA. RAMA ÉTAIT LE PLUS DOUX À L'ARC SA NOBLESSE ET SA BONTÉ FAISAIENT LA JOIE DE SON PÈRE. LE PEUPLE L'AIMAIT ET SE REJOUISSAIT DE VOIR EN LUI LE FUTUR ROI. DANS SA JEUNESSE, IL EUT MAINTES FOIS L'OCCASION DE PROTÉGER LES BHRAMINES (PRÊTRES) DE LA FORÊT EN TUANT LES DÉMONS QUI DÉRANGAIENT LEURS SACRIFICES RITUELS.





AU COURS D'UNE DE SES
EXPEDITIONS RAMA SE REND A LA COUR DU ROI
JANAKA. CELUI-CI A REUNI TOUS LES PRINCES D'ALENTOUR. IL A DECIDE DE
DONNER SA FILLE, L'INCOMPARABLE SITA, A CELUI QUI ARRIVERAIT A SOULEVER
ET A BANDER UN ARC GIGANTESQUE. SEUL RAMA REUSSIT L'EPREUVE. SITA EST
HEUREUSE ET PASSE UNE GUIRLANDE AU COU DE SON FUTUR EPOUX EN SIGNE
D'ACCEPTATION.



CEPENDANT LEUR
BONHEUR NE PEUT
DURER LONGTEMPS.
RAMA VA AVOIR UNE
TERRIBLE EPREUVE A
SURMONTER. LA
ROUE DU DESTIN SE
MET EN MARCHE.
SON INSTRUMENT EST
MANTHARA LA ME-
CHANTE SERVANTE
DE LA PLUS JEUNE
REINE. MANTHARA
DISTILLE LE POISON
DE L'ENVIE DANS LE
CŒUR DE SA MAI-
TRESSE ET LA POU-
SE AINSI A DEMAN-
DER AU VIEUX ROI
D'EXILER RAMA PEN-
DANT 14 ANS ET DE
DESIGNER COMME
HERITIER SON PRO-
PRE FILS, BHARATA.

LE VIEUX ROI, LIE PAR UNE PRO-
MESSE ANCIENTE. OBEIT ET MEURT
DE CHAGRIN.



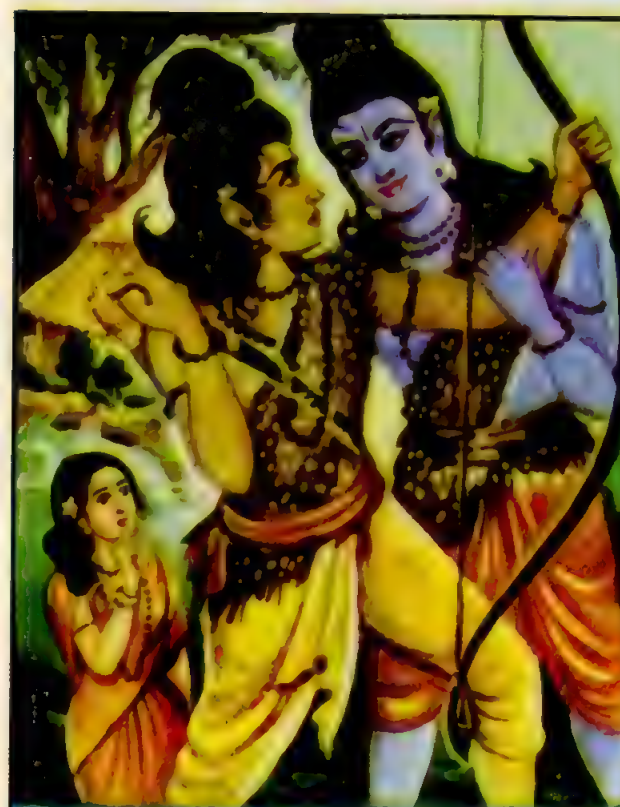
RAMA, SON EPOUSE
SITA ET SON AUTRE FRERE
LAXMANA SE REFUGIENT
DANS UN ERMITAGE SITUÉ
DANS LA JUNGLE.



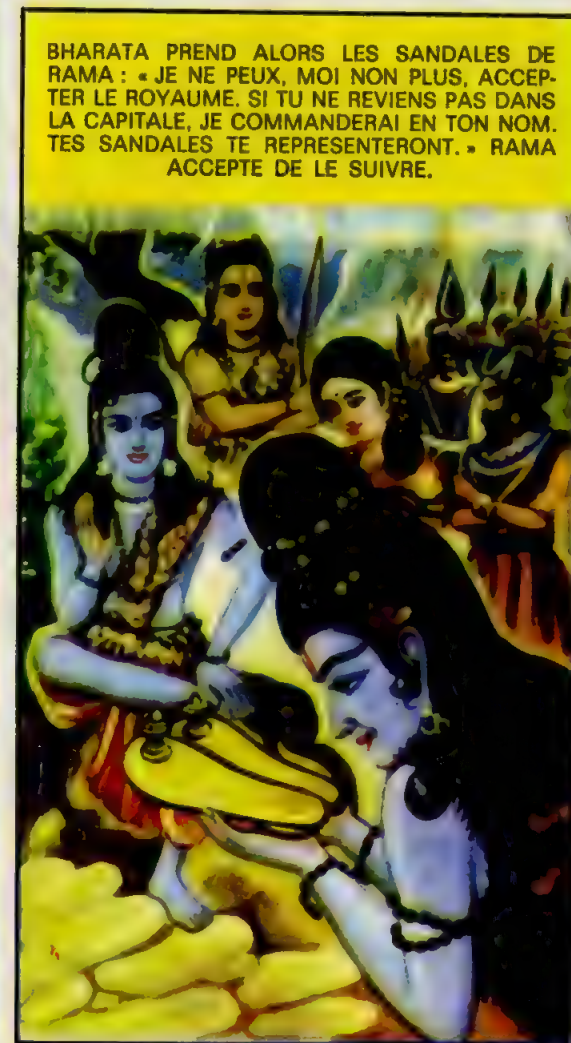
BHARATA DE RETOUR DANS LA CA-
PITALE APPREND TOUTE L'HISTOIRE. IL
COURT DANS LES APPARTEMENTS DE
LA REINE : « MERE QU'AVEZ-VOUS FAIT ?
JE NE VEUX PAS DU ROYAUME. QUE
VA PENSER RAMA ? IL FAUT QUE J'AILLE
LE REJOINDRE. »



BHARATA S'AVANCE DANS LA FORET A LA TETE
D'UNE PUISSANTE ARMEE POUR HONORER RAMA ET
LUI RENDRE LE ROYAUME.



LAXMANA, TOUJOURS PROMPT, SE MEPREND :
« BHARATA ET SON ARMEE MARCHENT SUR
NOUS. MES FLECHES LES ARRETERONT. » RAMA :
« PAS DE JUGEMENTS HATIFS ! ATTENDONS DE
CONNAITRE LEURS INTENTIONS. » BHARATA S'IN-
CLINE RESPECTUEUSEMENT DEVANT SON FRERE.
MAIS RAMA, FIDELE A LA PROMESSE DE SON
PERE, REFUSE LE ROYAUME.



BHARATA PREND ALORS LES SANDALES DE
RAMA : « JE NE PEUX, MOI NON PLUS, ACCEP-
TER LE ROYAUME. SI TU NE REVIENS PAS DANS
LA CAPITALE, JE COMMANDERAI EN TON NOM.
TES SANDALES TE REPRESENTERONT. » RAMA
ACCEPTE DE LE SUIVRE.



JATAYU, LE ROI DES AIGLES, SUIV AVEC VIGILANCE L'AVANCE DE LA PETITE TROUPE VERS LE SUD. IL AURA L'OCCASION DE PROUVER SA DEVOTION A RAMA.



LA DIABLESSE SHOORPANAKHA, SOUS L'APPARENCE D'UNE BELLE JEUNE FILLE, VEUT SEDUIRE RAMA DONT LA NOBLESSE ET LA BEAUTE L'ONT ENFLAMMEE.



RAMA, EPOUX FIDELE, LA REPOUSSE, SHOORPANAKHA REPEND SA FORME DEMONIAQUE ET, FOLLE DE JALOUSIE, SE PRECIPITE SUR SITA, SA RIVALE. LAXMANA, POUR PROTEGER SA BELLE-ŒUR, L'ATTAQUE AU SABRE ET LUI TRANCHE LE NEZ.



LA DIABLESSE, IVRE DE COLERE, SE PRECIPITE CHEZ RAVANA SON FRERE A DIX TETES, LE ROI DES DEMONS. ELLE RECLAME VENGEANCE.



RAVANA ENVOIE UNE PUISSANTE ARMEE. MAIS RAMA ET LAXMANA EN VIENNENT VITE A BOUT. SHOORDANAKHA DECIDE ALORS D'EVEILLER LA LUBRICITE DU ROI DES DEMONS EN LUI DEPEIGNANT LA BEAUTE DE SITA ET LE GRAND PRETRE SUGGERE A RAVANA UNE RUSE: ENVOYER DANS LA FORET SON GENERAL MAREECHA SOUS LA FORME D'UN DAIM DORE.



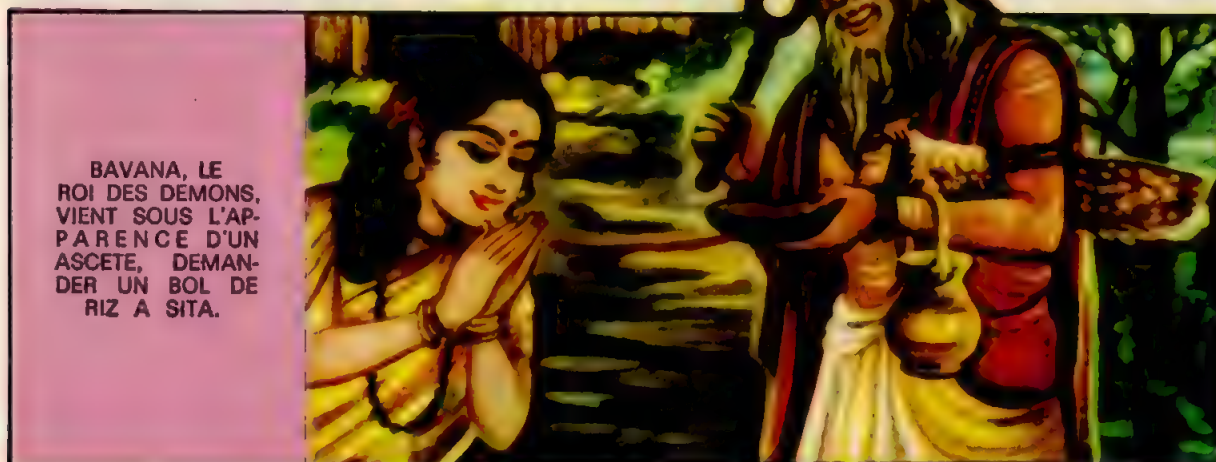
SITA : « LE DAIN EST SI BEAU, RAMA, ATTRAPE-LE-MOI ». RAMA CHASSE LE DAIM, LOIN DANS LA FORET.



AU MOMENT DE MOURIR, LE DAIM REPREND SA VERITABLE FORME ET APPELLE : « AU SECOURS LAXMANA ! ». RAMA COMPREND QU'IL EST TOMBE DANS UN PIEGE. MAIS IL EST TROP TARD. CAR SITA QUI A ENTENDU APPELER AU SECOURS SUPPLIE LAXMANA D'ALLER A LA RESCOURSSE DE SON FRERE.



LAXMANA PART A CONTRE-COEUR. COMMENT UN HEROS TEL QUE RAMA POURRAIT-IL ETRE EN DANGER ? IL INTERDIT A SITA DE SORTIR DE LA HUTTE.

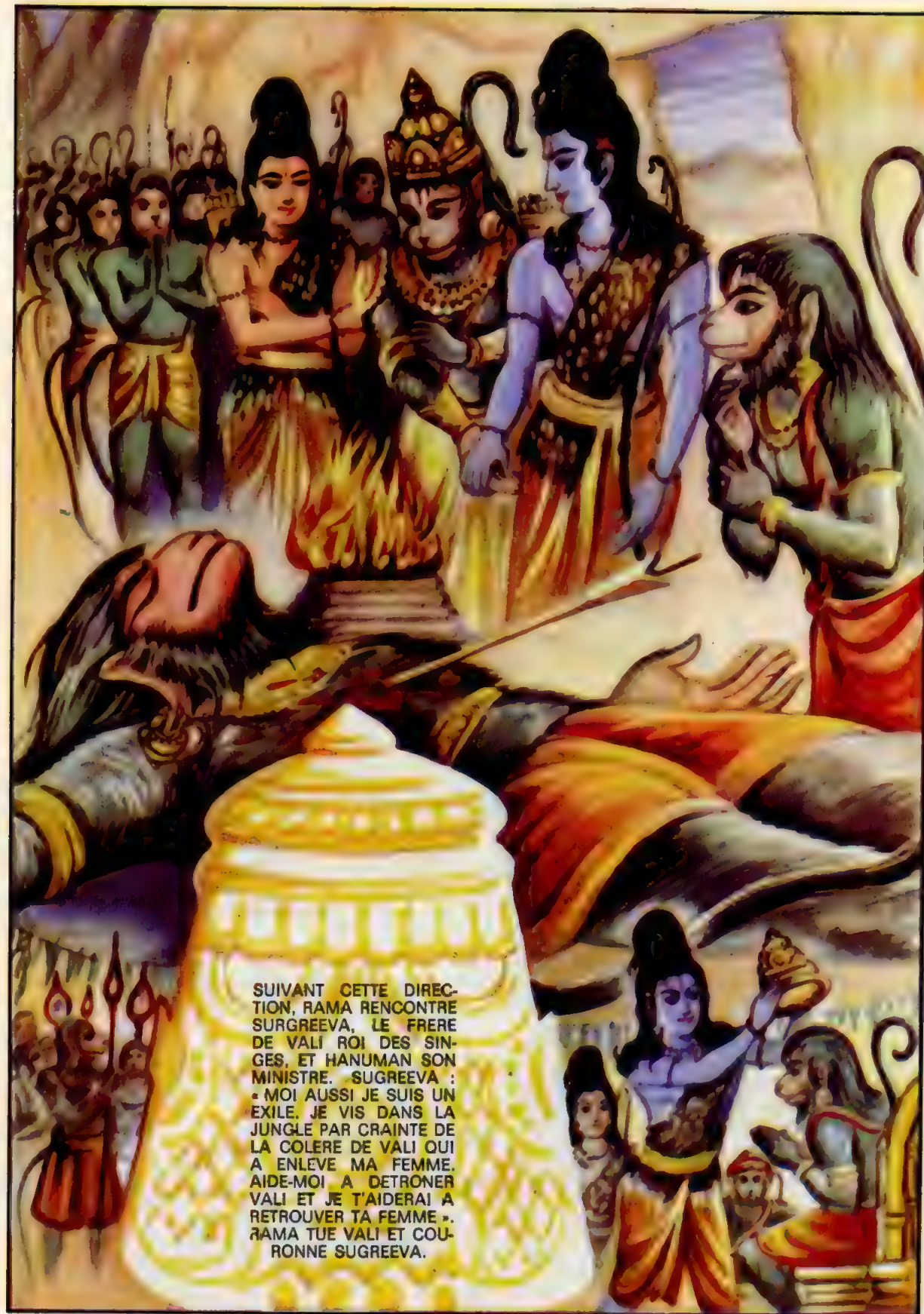


BAVANA, LE ROI DES DEMONS, VIENT SOUS L'APPARENCE D'UN ASCETE, DEMANDER UN BOL DE RIZ A SITA.



AYANT ENDORMI SA ME-FIANCE, RAVANA S'EMPRE DE SITA ET L'ENLEVE SUR SON CHAR MAGIQUE QUI VOYAGE DANS LES AIRS. LA FIDELE JATAYU ESSAYE DE L'EN EMPECHER. PENDANT CE TEMPS, RAMA SE DESESPERE.

PARTI A LA RECHERCHE DE SITA, RAMA TROUVE JATAYU BLESSE A MORT. JATAYU : « J'AI ESSAYE DE SAUVER SITA MAIS J'AI ECHOUÉ. RAVANA L'A EMMENEE AVEC LUI VERS LE SUD ».



SUIVANT CETTE DIRECTION, RAMA RENCONTRE SURGREEVA, LE FRERE DE VALI ROI DES SINGES, ET HANUMAN SON MINISTRE. SUGREEVA : « MOI AUSSI JE SUIS UN EXILE. JE VIS DANS LA JUNGLE PAR CRAINTE DE LA COLERE DE VALI QUI A ENLEVE MA FEMME. AIDE-MOI A DETRONER VALI ET JE T'AIDERAI A RETROUVER TA FEMME ». RAMA TUE VALI ET COURONNE SUGREEVA.



APRES PLUSIEURS SEMAINES DE MARCHÉ, L'ARMÉE DES SINGES EST ARRÊTÉE PAR L'OCEAN. HANUMAN FRANCHIT LA MER D'UN BOND PRODIGIEUX ET ARRIVE DANS L'ILE DE LANKA. DANS UN JARDIN IL DECOUVRE SITA CAPTIVE.

LES DEMONS CAPTURENT HANUMAN.



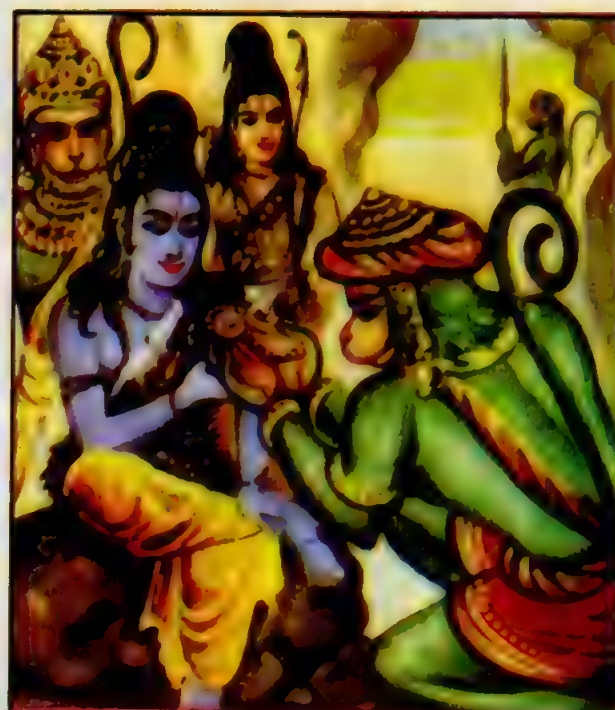
BAYANA ORDONNE LE SUPPLICE D'HANUMAN : « QU'ON LE BRULE EN METTANT LE FEU A SA QUEUE ». ALORS, LE SINGE BRISE SES LIENS ET SA QUEUE S'ALLONGE DEMESUREMENT.



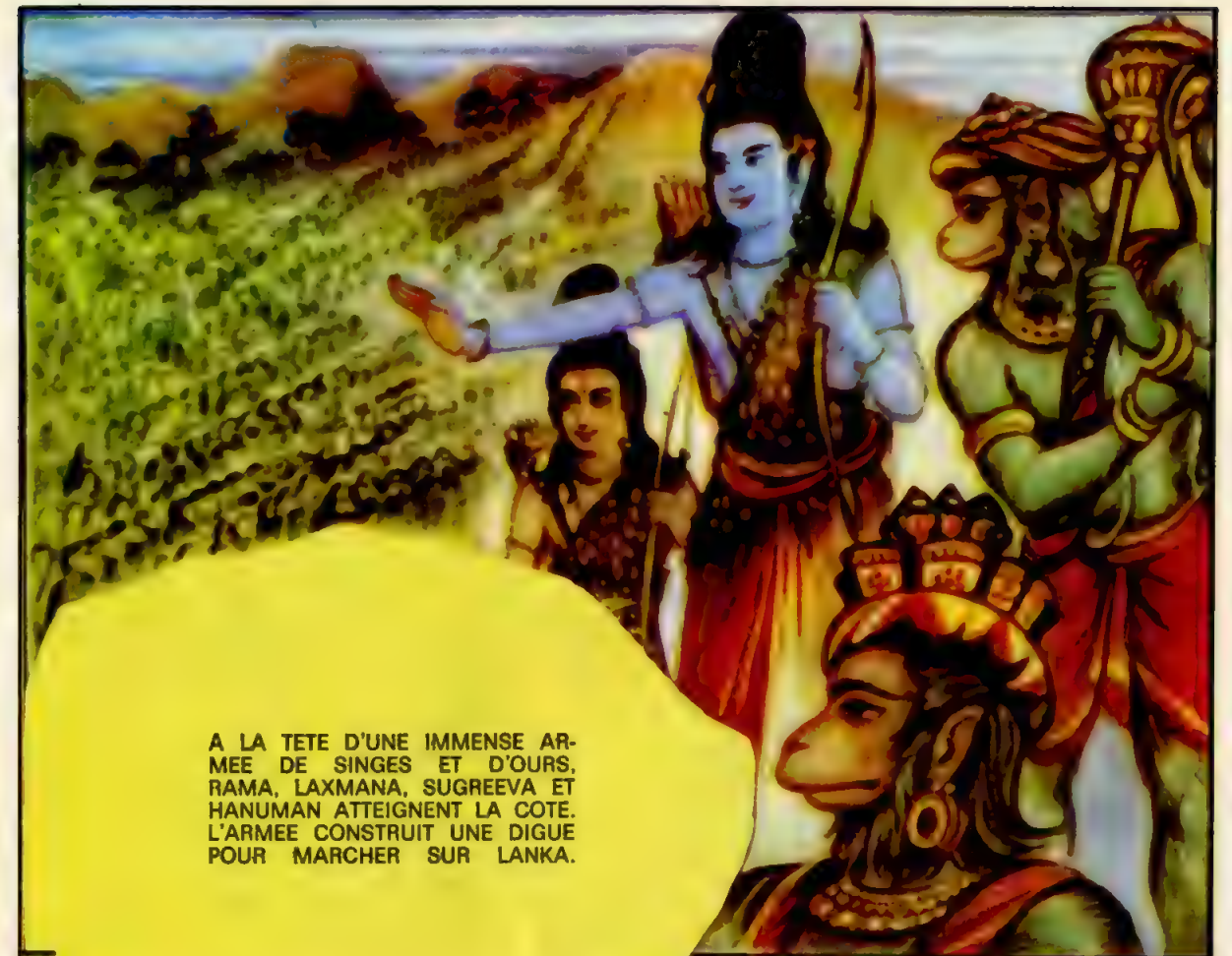
AVEC SA LONGUE QUEUE
TRANSFORMEE EN TORCHE
IL MET LE FEU A LANKA.



APRES L'EXPLOIT D'HANUMAN
RAVANA ET SES GENERAUX SE
CONCERTENT. ILS PREVOIENT UNE
ATTACHE DE RAMA ET DE L'AR-
MEE DES SINGES.



HANUMAN FAIT SON RAP-
PORT : « SITA EST PRISONNIERE.
ELLE M'A DEMANDE DE TE
REMETTRE CES BIJOUX. MAIN-
TENANT IL FAUT PASSER A
L'ATTACHE ».



A LA TETE D'UNE IMMENSE AR-
MEE DE SINGES ET D'OURS,
RAMA, LAXMANA, SUGREEVA ET
HANUMAN ATTEIGNENT LA COTE.
L'ARMEE CONSTRUIT UNE DIGUE
POUR MARCHER SUR LANKA.



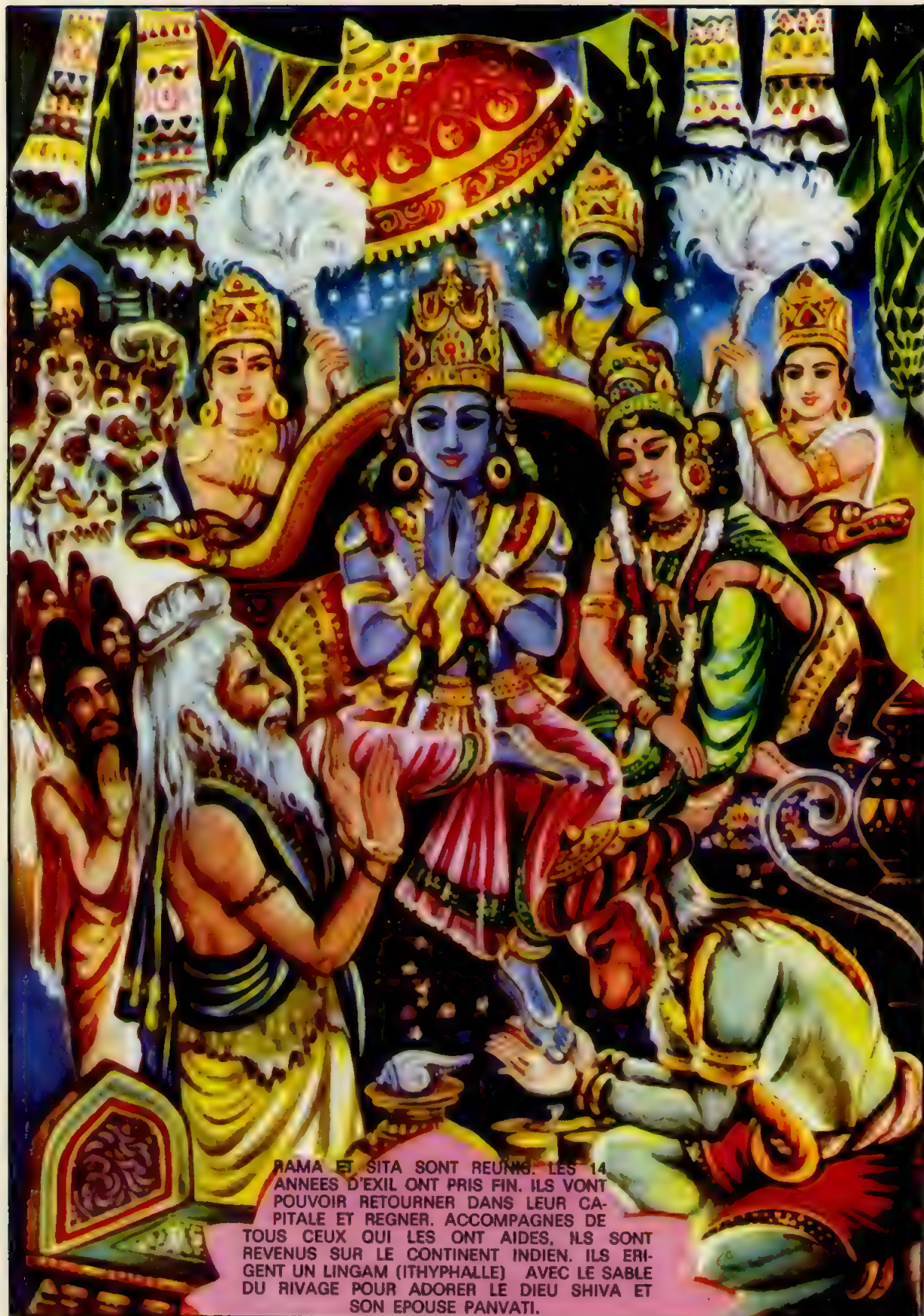


LA BATAILLE S'ENGAGE. LAXMANA EST BLESSE. SEULE UNE HERBE DE LA MONTAGNE SANJEEVANI PEUT LE GUERIR. HANUMAN D'UN BOND RAPPORTE LA MONTAGNE ENTIERE SUR UNE MAIN.

LES FLECHES DE RAMA, LA MASSUE D'HANUMAN FONT DES RAVAGES DANS LE CAMP DES DEMONS. LE CHAR DE RAMA EST BRISE. IL MONTE SUR LES EPAULES D'HANUMAN AVEC LAXMANA, AFIN D'AFFRONTER RAVANA DANS UN COMBAT DECISIF.



RAVANA, LE ROI DES DEMONS, EST VAINCU. SON FRERE VIBHEESHANA EFFRAIE DE SON INIQUITE L'AVAIT QUITTE POUR REJOINDRE LE CAMP DE RAMA. MAIS IL NE PEUT S'EMPECHER D'ETRE TRISTE. RAMA COURONNE LE SAGE VIBHEESHANA, ROI DE LANKA. LE REGNE DU DHARMA (JUSTICE) VA SUCCEDER AU REGNE DU MAL.



RAMA ET SITA SONT REUNIS. LES 14 ANNEES D'EXIL ONT PRIS FIN. ILS VONT POUVOIR RETOURNER DANS LEUR CAPITALE ET REGNER. ACCOMPAGNES DE TOUS CEUX QUI LES ONT AIDES, ILS SONT REVENUS SUR LE CONTINENT INDIEN. ILS ERIGENT UN LINGAM (ITHYPHALLE) AVEC LE SABLE DU RIVAGE POUR ADORER LE DIEU SHIVA ET SON EPOUSE PANVATI.

Sur cet emplacement a été bâti la ville de Rameshwar. Une des sept villes saintes de l'Inde. Des millions

de pèlerins se rendent chaque année dans le temple à la porte duquel cette bande dessinée est vendue.

DES SERPENTS. DES GROGNASSES. DES CLOPORTES. LES VISITEURS DU SOIR ET JIMMY HENDRIX

ciné charlie

Ssnake (qui s'intitule aussi plus simplement **SSSS**) raconte l'histoire d'une jeune fille à lunettes qui aime les serpents (à lunettes, à sonnettes, tous les serpents). Ce qui n'a rien d'extraordinaire puisqu'elle a été élevée par son père qui est herpétologue, profession qui consiste à tourmenter des serpents pour le bien de l'humanité. Un jour, elle tombe amoureuse d'un étudiant qui pratique l'herpétologie à mi-temps et qui se voit bientôt contraint de la pratiquer à temps complet. A temps tellement complet qu'il ne se rend pas compte, le malheureux, que le père de la petite est en train de le transformer sournoisement en cobra royal à coups d'injections pratiquées sous couleur de l'immuniser contre les venins les plus pernicieux. Un vieil ami de la famille, Harry, boa de son état et grand amateur de Whitman, qui est un poète homosexuel comme chacun sait, fait de son mieux pour empêcher les godelureaux du collège voisin d'approcher de trop près la petite écorchée. Trahi par son grand âge, il meurt étranglé par un footballeur extrêmement baraqué qui succombe l'instant d'après, juste retour des choses, à la morsure d'un sale petit serpent africain qui se glisse sous les rideaux de sa douche, dépêché par l'herpétologue désespéré de la mort de son vieil ami. Pendant ce temps, les injections traîtresses achèvent de changer l'étudiant, employé à mi-temps en animal à sang froid. Personne ne se doute de rien, mais le vieux savant nous confie le secret de ses expériences : créer un reptile qui ait l'intelligence de l'homme et qui serait la seule créature susceptible de résister au grand froid qui va régner sur notre planète lorsque l'humanité insouciance et criminelle aura épuisé ses derniers stocks de combustibles. La jeune fille à lunettes qui aime tant les serpents s'accommoderait peut-être d'un soupirent à la peau froide, mais la police locale ne nous laisse pas le temps de le constater puisqu'elle dégage ses pistolets herpétologiques dès qu'elle entend le moindre python ronronner dans un rayon de 500 mè-



tres. On peut regarder ce drame freudien d'un œil morne mais si l'on a pour deux sous d'imagination (c'est-à-dire exactement le double de ce qu'en ont les auteurs du film), on passe un moment tout ce qu'il y a de plus agréable. Et si l'on ne comprend pas que le père noble est en réalité un amateur de garçons qui ne peut consommer ses amours qu'en transformant des collégiens blonds en reptiles aux yeux bleus tandis que sa malheureuse fille est tellement passionnée par les serpents qu'elle court au devant de toutes les déceptions avec les garçons qu'elle fréquente, on perd beaucoup. Evidemment, **Ssnake** est sorti à Paris au mois de mai uniquement en v.o. et dans une seule salle, ce qui veut dire qu'on ne le verra pas

beaucoup en province. Aussi faut-il le réclamer partout où les exploitants vous laissent le droit à la parole et encore plus là où on ne vous le laisse pas.

Je vous ai signalé le mois dernier la reprise à venir d'un film de George Cukor intitulé **The women** et datant de 1939. A ce moment-là, je ne l'avais pas encore vu. Aujourd'hui, c'est fait. Je le ressignale donc, puisque comme je l'avais prévu, c'est très bien. Il faut toujours croire tout ce que disent les cinéphiles quand ils parlent des films qui datent du déluge et mettre en doute tout ce qu'ils racontent sur les films récents. Pour les films récents, ils obéissent presque tous à la politique du chef-d'œuvre par semaine, surtout ceux qui mangent beaucoup en



ville. Ceux qui ont des maladies de foie (qui ne sont généralement pas volées) et qui ne mangent pas sont obligés de dire que les chefs-d'œuvre des autres ne sont que de gigantesques merdes. Cela s'accumule semaine après semaine, les uns vivent engloutis sous des himalayes de chefs-d'œuvre et les autres dans de véritables merdiers. On ne peut donc se fier qu'à ceux qui vous parlent comme moi des vieilleries les plus incroyables.

Pour en finir avec *The women* et achever de vous convaincre, j'ajoute qu'il s'agit d'un véritable film d'épouvante où des grognasses hollywoodiennes s'entre-déchirent de la plus allègre façon à propos de compte en banques masculins. On voit bien là que la peau de l'homme ne fait pas le poids ni ses moustaches qu'il a la faiblesse de croire conquérantes. Mieux vaut se laisser changer en python et finir sa vie en portefeuille, toutes les garanties de séduction vous sont offertes. J'ajoute encore que le film va beaucoup plus loin que cette morale de boulevard et que les dames du M.L.F. et les rares hommes qu'elles ont libérés y trouveront matière à réflexion.

J'ai décidément dit beaucoup de choses le mois dernier et j'aurais mieux fait de me taire. Je vous ai dit, par exemple, que je vous parlerais cette fois-ci des films de Cannes et en particulier de *Homebodies*. Je me demande comment j'ai pu vous dire ça, puisqu'à l'heure qu'il est, Cannes est à peine commencé, que je n'y suis pas encore et que *Homebodies* n'y passera pas. Ainsi en ont décidé les distributeurs du film qui trouvent que Cannes est une manifestation dépourvue d'intérêt et que leur marchandise n'a pas besoin de cette promotion-là puisqu'elle est déjà vendue à Poughkeepsie, au Mexique, et je ne sais où encore. *Homebodies* est l'histoire très édifiante d'une bande de vieux chnoques fermement décidés à croupir dans l'immeuble crasseux où ils ont passé les trois quarts de leur vie de cloportes, en dépit des efforts des gens de la rénovation urbaine pour les exproprier le plus proprement possible et les reloger dans des hospices pleins de formica. Très engagé et très révolutionnaire, le film montre comment ils s'y prennent pour supprimer tous ces braves gens les uns après les autres. Il y a même un P.D.G. qu'on fourre dans un caisson de béton, et dont on est obligé de couper à la hache le pied qui dépasse. Voilà ce qu'on ne verra pas à Cannes, ce qui ne veut pas dire qu'on ne le verra pas sous des cieux français plus privilégiés.

Balland, éditeur, lance une nouvelle collection cinématographique. Vous devinez à quel point cet éditeur est travaillé par le goût du risque lorsque je vous aurai dit que cette collection s'appelle *Bibliothèque des Classiques du cinéma*, et qu'elle publie des scénar-



rios de films selon des principes qui sont certainement les plus intelligents que j'aie jamais vu appliquer dans ce genre d'entreprise. Le premier volume est consacré aux *Visiteurs du soir*, de Prévert-Carné. Sous la direction de Rui Noguera, on a réuni un nombre impressionnant de photos du film (il ne s'agit pas de photos de plateau mais de photogrammes pris directement sur la bande) qui rendent compte, grosso modo, de tous les plans dont il est composé. Sous chaque photo, les lignes du dialogue correspondant. A la fin du volume, une bio-filmographie détaillée des principaux membres de l'équipe. On annonce la publication prochaine des *Enfants du paradis*, d'*Hôtel du Nord* et de bien d'autres classiques plus alléchants que les *Visiteurs du soir*, lequel contient quand même de bien belles choses, ne serait-ce que cette réplique désabusée d'Alain Cuny : « Les monstres... toujours les monstres, nous ne dormirons pas cette nuit... ». On se demande pourquoi ce petit joyau de poésie romantique n'a pas eu la fortune de l'éternel « Passé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre » qui faisait frissonner les spectateurs de *Nosferatu*.

Cela vient comme des cheveux sur la soupe, mais il ne faut pas que j'oublie de vous le signaler : on sort en juin un film sur Jimmy Hendrix. Si vous n'avez pas déjà oublié de qui il s'agit, vous vous y précipiterez, ce sera votre chef-d'œuvre de la semaine. Vous y verrez



des choses que vous avez déjà vues mais qu'il vaut mieux voir deux fois qu'une, comme l'apparition du guitariste à Woodstock et son interprétation révolutionnaire de l'hymne américain. Vous y verrez aussi toutes sortes de gens dont vous connaissez les noms par cœur mais dont vous n'êtes pas toujours sûrs de savoir à quoi ils ressemblent, comme Eric Clapton ou Pete Townshend. Enfin, vous verrez comment on peut rendre hommage à quelqu'un sans tomber dans la soupe sentimentale et grandiloquente. C'est rare.

Pérez

Catherine



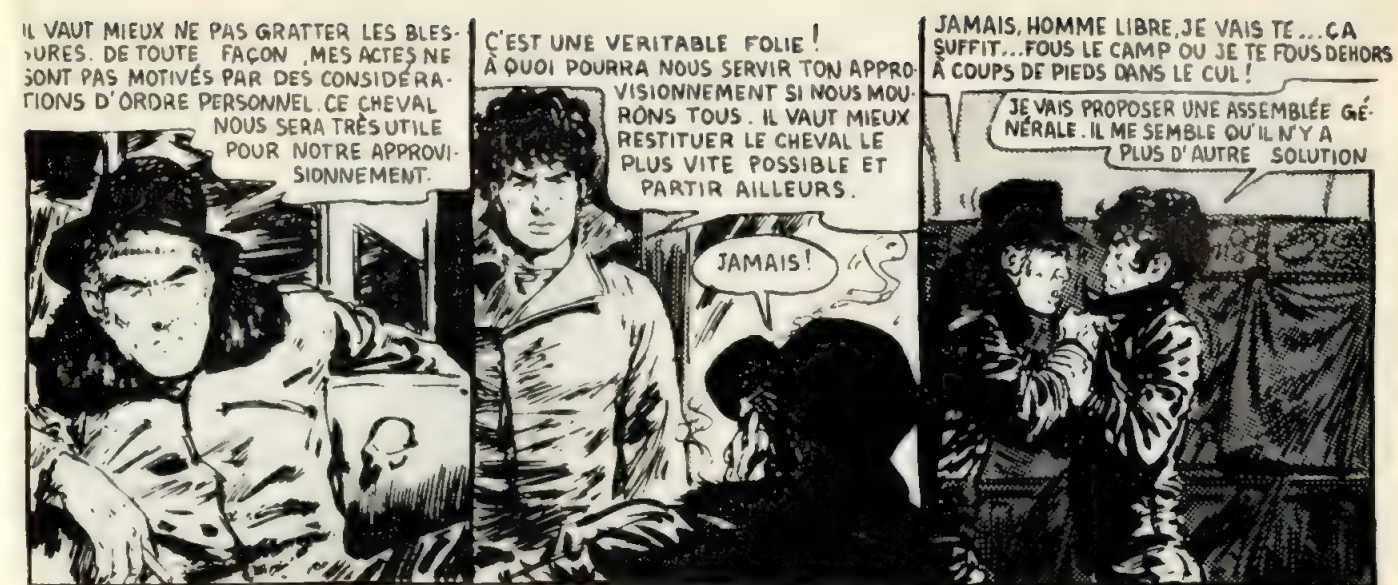
H.P.
Des hommes et des femmes vivent en communauté dans un monde dévasté. Ils ont capturé un étrange cheval qui court comme un bolide. Mais les hommes de la cité veulent ce cheval. Devant le refus de Mâchoire-de-fer, chef de la communauté, de le leur céder, ils les bombardent avec des produits chimiques.



DE ALEXIS KOSTANDI
ET GUIDO BUZZELLI.



POURQUOI, IL Y A DES PROBLÈMES ENTRE NOUS?





AMIS, MÂCHOIRE DE FER ET MOI, NOUS AVONS À VOUS PARLER. JE NE SUIS PAS D'ACCORD AVEC LUI AU SUJET DE HP. CETTE COMMUNAUTÉ EST LIBRE. APRÈS QUE NOUS VOUS AURONS DONNÉ CHACUN NOTRE POSITION VOUS CHOISIREZ EN TOUTE LIBERTÉ.

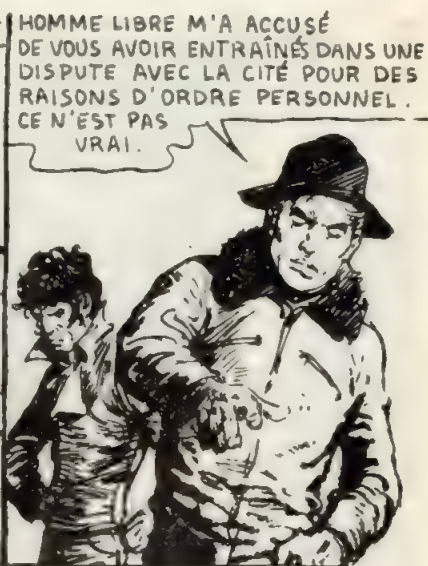


POUR MA PART, JE PROPOSE DE RENDRE HP À LA CITÉ ET DE CHANGER DE ZONE, ÉTANT DONNÉ QUE CELLE-CI EST CONTAMINÉE. NE CROYEZ VOUS PAS D'AILLEURS QUE C'EST FINI. LES NEUTRONS REVIENDRONT ENCORE.

LEURS ATTAQUES SE FERONT DE PLUS EN PLUS DURES. JE NE VOIS PAS LA NÉCESSITÉ DE CREVER POUR HP. MÊME SI C'EST UN ANIMAL EXTRAORDINAIRE. NOUS N'AVONS PAS À FAIRE LA GUERRE POUR DES HISTOIRES QUI NE REGARDENT QUE MÂCHOIRE DE FER. MAINTENANT, C'EST À VOUS DE DÉCIDER.



PUFF PUFF, MAUDITE PANSE, JE SUIS TON ES-CLAVE. TU M'OBLIGES À MANGER PLUS QUE LES AUTRES. TU M'EMPÊCHES DE VOIR MES PIEDS, TU EMPÊCHES MES PIEDS DE COURIR.



HOMME LIBRE M'A ACCUSÉ DE VOUS AVOIR ENTRAÎNÉS DANS UNE DISPUTE AVEC LA CITÉ POUR DES RAISONS D'ORDRE PERSONNEL. CE N'EST PAS VRAI.



JE NE CROIS PAS M'ÊTRE MAL COMPORTE EN REFUSANT LE CHEVAL À LA CITÉ. AVEC SON EXTRAORDINAIRE VITESSE, IL NOUS PERMETTRA DE NOUS PROCURER CE QUI NOUS EST NÉCESSAIRE ET EN PLUS GRANDE QUANTITÉ.



BIEN SÛR, CELA COMPORTERA QUELQUES SACRIFICES, SI NOUS NE RENDONS PAS HP. MAIS EN COMPENSATION NOUS AURONS PLUS DE BIEN-ÊTRE, PLUS À BOIRE, À MANGER, À FUMER, PLUS DE TOUT.

MAINTENANT, C'EST À NOUS DE DÉCIDER.



YOUPEE! VIANDE POUR TOUS AU JOURD'HUI.



JE VAIS LE DÉCOUPER EN RONDELLES, MAUDIT BOEUF! AAAAH!!



AU SECOURS! AU SECOURS!!



FAIT LE MALIN! LÉGER...

CHEVAL BLANC, GASPILLE PAS TA SALIVE.



Ouais, et alors? CA PEUT ARRIVER À TOUT LE MONDE, NON? JE NE FAIS PAS LE MALIN...



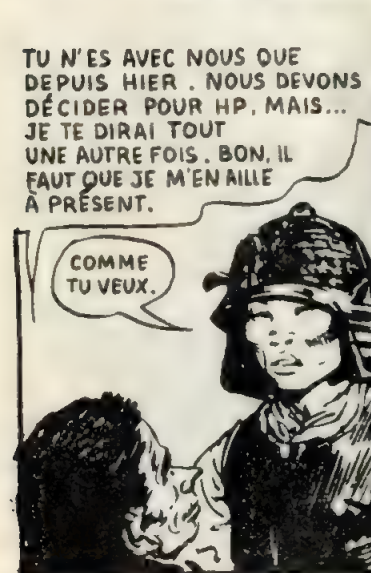
AUJOURD'HUI, TOKUGA, ON VA TOUS SE GOINFRE DE VIANDE... CE SALE BOEUF ALLAIT ME TUER...

NOURRITURE CARNIVORE DONNE APPÉTIT DÉSORDONNÉ DE GLOIRE, D'HONNEURS, DE RICHESSES, OBSCURCIT LA CERVEILLE.



OBSCURCIT LA CERVEILLE? MAIS QU'EST-CE QUE TU RACONTES? TUES SÛR? SURTOUT QUE NOUS AVONS UNE GRANDE DÉCISION À PRENDRE...

QUELLE DÉCISION?



TU N'ES AVEC NOUS QUE DEPUIS HIER. NOUS DEVONS DÉCIDER POUR HP, MAIS... JE TE DIRAI TOUT UNE AUTRE FOIS. BON, IL FAUT QUE JE M'EN ALLE À PRÉSENT.

COMME TU VEUX.



AH, LORD. ALORS, QU'EST-CE QUI A ÉTÉ DÉCIDE?

ON A CHOISI LA SOLUTION DE MÂCHOIRE DE FER. ON GARDE HP.



AAAAH, AAAH!!! EH, SOIS SÉRIEUX, QU'EST-CE QUI TE PREND? FORMIDABLE! FORMIDABLE!

AAAAH! AAAH! AH! JE SUIS HEUREUX!

G. BUZZELLI / 73.



HEUREUX, TU AS DE LA CHANCE! SAIS-TU QUE HOMME LIBRE, BIEN QUE RESTANT AVEC NOUS, A DIT QU'IL NE METTRAIT PLUS SES EXCEPTIONNELLES QUALITÉS À NOTRE DISPOSITION?

TANT PIS POUR LUI. NOUS NOUS DÉBROUILLERONS SANS LUI.



NOUS NOUS DÉBROUILLERONS SANS LUI, REGARDÉ LÀ-BAS. JE ME DEMANDE QUI VA MONTER CE CHEVAL?

COMÈTE EST CAPABLE. LAISSE-LE LE TEMPS DE S'Y METTRE ET ON VERRA CE QU'ON VERRA.



TES MAINS ET TON VISAGE VONT DEVENIR RAPIDEMENT DES PLAQUES SANGUINOLENTES, MAUDITS SOIENT CES NEUTRONS.

MAUDIT, MÂCHOIRE DE FER ET CEUX QUI SONT AVEC LUI...

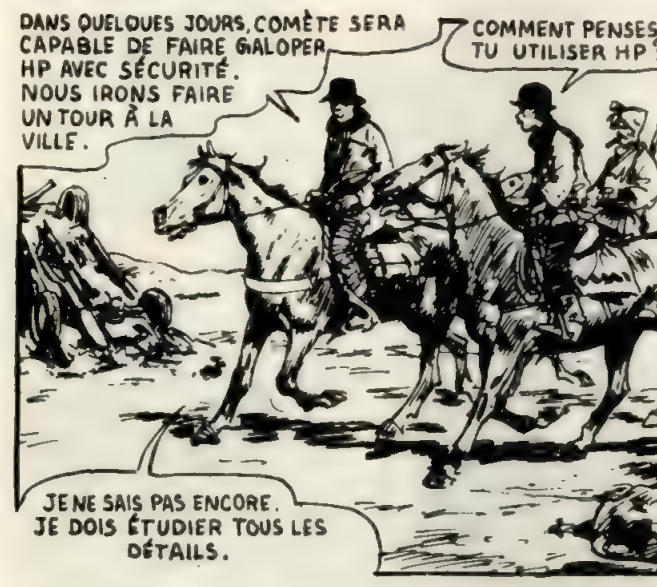


MÂCHOIRE DE FER A AGI DANS L'INTÉRÊT DE TOUS. TU N'AS PAS LE DROIT DE DIRE DU MAL DE LUI. NOUS AVONS BESOIN DE HP POUR AMÉLIORER NOTRE EXISTENCE.



AMÉLIORER NOTRE EXISTENCE?... ET TON MIGNON PETIT NEZ QUAND IL SERA COMPLÈTEMENT RONGÉ!... TON EXISTENCE SERA AMÉLIORÉE?... TUES AVEC MÂCHOIRE DE FER, JE TE DÉTESTE AUTANT QUE LUI.

TU ES DE CEUX QUI VEULENT TOUT SANS PRENDRE DE RISQUES, RESTE AVEC TA RANCUNE ET TA RAGE!



DANS QUELQUES JOURS, COMÈTE SERA CAPABLE DE FAIRE GALOPER HP AVEC SÉCURITÉ. NOUS IRONS FAIRE UN TOUR À LA VILLE.

COMMENT PENSES-TU UTILISER HP?

JE NE SAIS PAS ENCORE. JE DOIS ÉTUDIER TOUS LES DÉTAILS.



G. BUZZELLI / 73.



NOUS AVONS BESOIN DE BEAUCOUP DE CHOSES, DES VÊTEMENTS, DES MÉDICAMENTS, DU TABAC... IL Y A UN SACRÉ BOUT DE TEMPS QU'ON N'A PAS FAIT UNE VIRÉE EN VILLE.

C'EST VRAI.



EH, C'EST UNE NOUVELLE DANSE?

VA AU DIABLE!



COURAGE, COMÈTE ; J'AI PARIÉ AVEC GROS LARD UNE BOUTEILLE DE VIN QUE TU Y ARRIVERAIS ! TU PENSES SI J'AI ENVIE DE LA PERDRE ?

G. BUZZELLI / 73



AL LA VACHE ! ATTENTION ! ATTENTION !

HOLÀ ! VOUS AUTRES. RETENEZ-LE ! RETENEZ-LE !

MA BOUTEILLE DE VIN, PUTAIN DE MERDE !

AHAH ! AAAH

ADIEU, VIRÉE EN VILLE...



COMÈTE, COMÈTE, TU M'ENTENDS ? RÉPONDS-MOI. QUELLE VACHERIE D'EXISTENCE.

IL T'ENTEND, MAIS C'EST LA FIN, IL A SON COMPTE. SES YEUX SONT DÉJÀ VIDES. IL EST FOUTU.



FAIS QUELQUE CHOSE PLUTÔT, TRANSPORTONS-LE LÀ-HAUT CHEZ LUNA, ELLE A DES HERBES.

BAH, INUTILE..., C'EST INUTILE...



SALUT, HOMME LIBRE

SALUT, LORD.



JE VOULAIS TE DIRE... BIEN SÛR, LA PLUS GRANDE PARTIE D'ENTRE NOUS NE T'A PAS SUIVI ET TU...

LAISSE TOMBER AVEC TOUT ÇA, QU'EST-CE QU'IL Y A, LORD ?



LA VISITE À LA VILLE EST REMISE. HP A FRACASSÉ LE CRÂNE DE COMÈTE À COUPS DE RUADES, IL EST MORT. NOUS N'AVONS PLUS DE VIVRES, IL FAUT ABSOLUMENT...

G. BUZZELLI / 73



... IL FAUT ABSOLUMENT QUE QUELQU'UN AILLE À LA VILLE POUR FAIRE DES PROVISIONS. J'AI COMPRIS, TU VEUX QUE J'Y AILLE, LORD ?

OUI, HOMME LIBRE. PERSONNE D'AUTRE QUE TOI. PEUT ARRIVER SEUL, LÀ-BAS.



J'IRAI POUR CES PAUVRES TYPES SANGLANTS ET MUTILÉS. J'IRAI.

QUE SAINT-H. PROLITE NOUS PROTÈGE, NOUS NE SOMMES PAS ENCORE TOUS COMME ÇA.



IL FAUDRAIT CONVAINCRE CES FOUS QUI SOUTIENNENT MÂCHOIRE DE FER.

IMPOSSIBLE DE LES RAISONNER... JE PARS TOUT DE SUITE À LA VILLE.



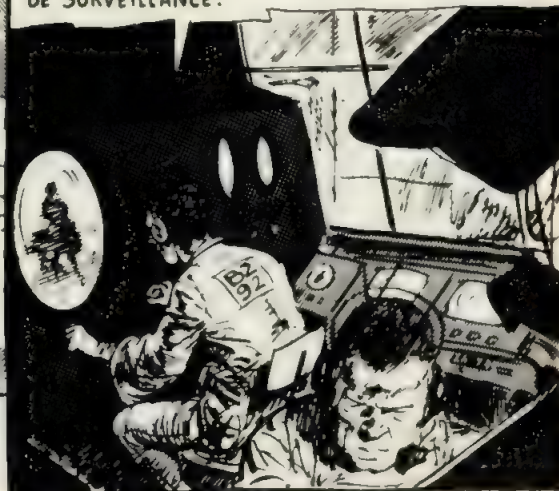




ENFIN...

©BUZZELLI/73

TV 10 AU CHEF DU CONTRÔLE DU SECTEUR 8.
UN HOMME À CHEVAL EST ENTRÉ DANS VOTRE ZONE
DE SURVEILLANCE.



EN CE MOMENT, ILS M'ONT DÉJÀ
REPERÉ AVEC LEURS
CAMÉRAS À
LONGUE POR-
TÉE.



BIENVENUE,
FRÈRE.



LA CHARITÉ,
FAIS-MOI
LA CHARITÉ.

JE VIENS DE LOIN,
LAISSEZ-MOI PASSER, JE
VOUS EN PRIE, JE N'AI RIEN,
RIEN DU TOUT.



D'OÙ
VIENS-TU?
BEAU CAVA-
LIER, D'OÙ
VIENS-TU?

QUI ES-TU? OÙ TE
DIRIGES-TU?



JE ME DIRIGE
VERS MF 39.
JE SUIS
MF 40

BIEN,
ENTRÉ.

LE CHEVAL RESTE ICI.
TOI, SUIS-MOI.
BIEN, ME VOILÀ.



NOUS ALLONS VÉRIFIER SI TU
ES VRAIMENT CELUI QUE TU DIS
ÊTRE. LE CERVEAU ÉLECTRO-
NIQUE NE SE TROMPE JAMAIS.



TOI.

PRENDS EN CHARGE
CELUI-LÀ PENDANT
SON IDENTIFICATION.



À VOS ORDRES

OUI, CHEF.

SALLE
D'IDENTIFICATION

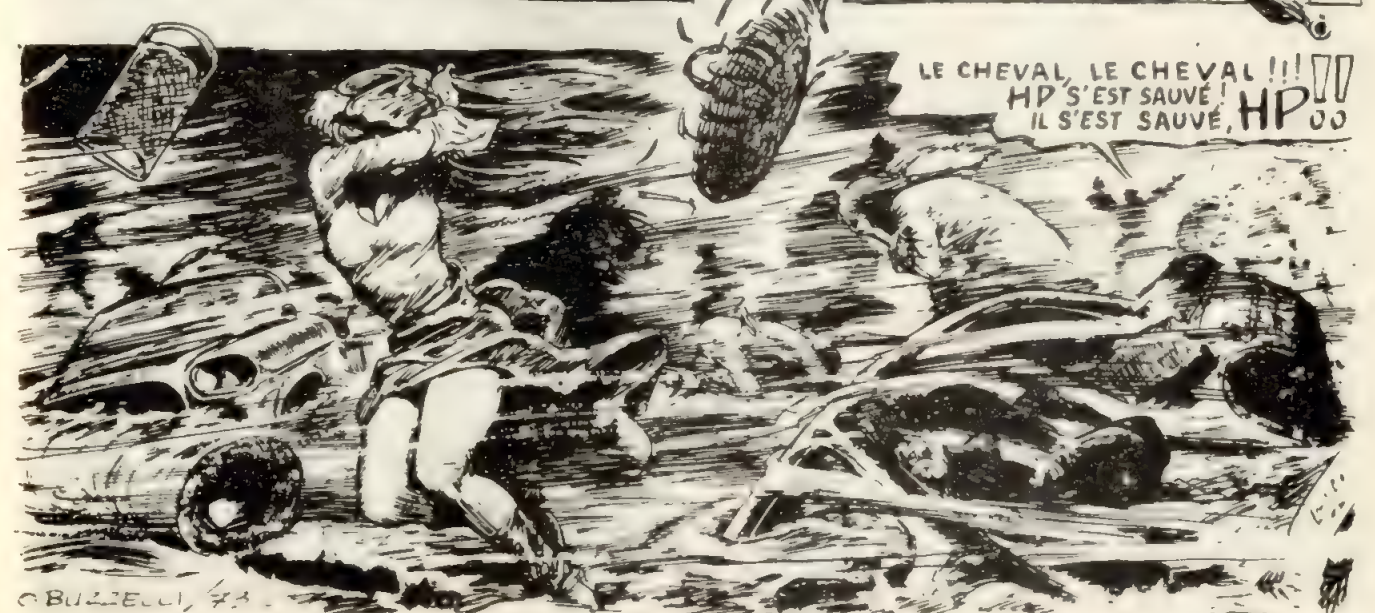


SI TU AS QUELQUE CHOSE À DIRE,
TU METS TA BOUCHE LÀ.

COMPRIS, MERCI.



À L'AVION, À L'AVION!
IL Y A UNE
TEMPÊTE DE SABLE!



LE CHEVAL, LE CHEVAL !!!
HP S'EST SAUVÉ!
IL S'EST SAUVÉ, HP

©BUZZELLI/73

La Ironique de Cucullus



L'architecture a pour branche principale la pâtisserie. (Marie-Antoine, dit Antonin Carême).

Le foutre qu'est sur l'oreiller, t'auras qu'à dire qu'il était d'la crème. (Chanson populaire).

S'il y a un domaine où la suprématie française ne fait aucun doute, c'est dans celui des desserts, des sucreries et en particulier de la pâtisserie. La Chine est laissée bien loin derrière et seules l'Italie et l'Autriche ne font pas trop pâle figure. Il faut mentionner aussi la Turquie à laquelle nous devons, si l'on en croit leurs pâtisseries, les nombreuses variantes de la pâte feuilletée, connue d'ailleurs ici dès le quatorzième siècle. Quiconque a pu savourer la baklava des luxueuses boutiques de la rue de l'Istiklal à Istanbul, et les classiques beurek, triangles de pâte légèrement feuilletée farcis au fromage blanc et cuits en grande friture, sait qu'il n'y a pas au monde que le génial mille-feuille et la croûte qui habille les pâtes. De tous les domaines de la cuisine, celui qui nous occupe aujourd'hui est le plus mystérieux, le plus proche de l'alchimie, et celui que l'amateur hésite le plus à aborder. Rien de plus déprimant en effet que d'assister, à la chute d'un soufflé ou à la pétrification d'une simple pâte brisée. On devrait classer les gâteaux dans les produits de l'art du feu, si, contrairement au travail du potier, il ne s'agissait pas de manger le résultat, et non dedans. J'ai toujours été impressionné par les possibilités infinies du mélange farine-œufs-lait-sucre. Mais je dois bien avouer que je suis plus à l'aise en laissant tomber le premier terme, sans désespérer, si j'en trouve le temps, de réussir à dépasser le stade de la tarte, et quand même assez fier de mes entremets. Dumas, toujours lui, raconte ce que les rois de France demandaient, et que je serais bien incapable de fournir : « Quand le roi sortait, le pâtissier-bouche fournissait au coureur du vin pour la collation

du roi, deux grands biscuits, huit prunes de perdigon, six abricots à oreille et deux lames d'écorce de citron. Le pâtissier-bouche donnait au conducteur de la haquenée (cherchez pas, c'est un cheval paisible, pour que le roi ne se pète pas la gueule), quand le roi s'en servait, vingt grands biscuits, six douzaines de petits choux. Les jours maigres, le pâtissier-bouche augmentait d'un pâté de poires de bon-chrétien, un pâté d'œufs brouillés, deux grandes tourtes de fromage à la crème, vingt-quatre talmouses, vingt-quatre brioches. » Plus modeste, je vais vous proposer les finesses de la confection de la crème anglaise et de ses admirables dérivés.

Il faut une casserole. Certes, le bain-marie permet d'utiliser à peu près n'importe quel ustensile, mais il est plus commode d'avoir l'engin adéquat, soit en épaisse fonte émaillée, soit en porcelaine à feu. Ces casseroles blanches cerclées de métal craignent évidemment les chocs, coûtent cher, mais sont absolument parfaites. La jatte traditionnelle et la grande spatule en bois suffisent ensuite, mais le mixer moderne se justifie par le gain de temps et de fatigue musculaire. Pendant que vous faites chauffer un demi-litre de lait (entier) avec un bâton de vanille, que vous essayerez d'acheter bien épais et pas trop sec, ou à défaut de l'extrait liquide que vous ajouterez ensuite, mélangez avec soin cinq cuillères à soupe bien pleines de sucre de canne blanc ou roux selon le goût avec cinq jaunes d'œuf et une pincée de sel. Au bout d'un certain temps, et d'un temps certain si vous travaillez à la main, le mélange s'éclaircit, et selon la formule traditionnelle, fait le ruban, c'est-à-dire s'écoule avec une agréable ampleur de la cuillère. Vous avez arrêté votre lait quand de petites bulles se forment sur le pourtour de la casserole, et vous le versez peu à peu dans le mélange en tournant. L'ensemble, bien moussieux et parfumé retourne dans la casserole. Plus question en-

suite d'aller répondre au téléphone ou de peloter l'aide de cuisine. Feu doux, cuillère en bois et mouvements réguliers. Quand la crème épaissit, c'est cuit. Trop tôt, et ça manque de consistance et de saveur, trop tard, ça tourne, et il n'y a plus qu'à recommencer. Drame. Vous n'avez plus qu'à verser dans le plat de service, et une heure plus tard au frigo. Si vous avez fait pocher dans du lait les blancs fermement battus en neige et sucrés, vous savez qu'en faisant flotter sur la crème les machins obtenus, vous avez réalisé des œufs à la neige, que vous servirez après avoir fait couler dessus un caramel pas trop épais, qui s'obtient en ajoutant un peu d'eau chaude à cette quasi calcination du sucre. Quand on s'est rendu compte de la facilité de ce dessert de cérémonie, on en fait tous les jours. A vrai dire, les proportions données pour la crème conviennent traditionnellement à confectionner des crèmes glacées. On va y revenir, ne pas descendre en tout cas sous ces proportions. Il va falloir un jour que j'essaie le grand classicisme de quatorze jaunes d'œuf pour le demi-litre de lait, avec une livre de sucre. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il suffit de mettre dans une sorbetière ma crème, pour obtenir une glace à la vanille n'ayant aucun rapport avec ce qu'on peut acheter tout préparé. Avec des fruits confits hachés, on a une plombière. Les ivrognes ajouteront rhum, kirsch, curaçao, anisette, cassis, ou même vin de liqueur, en ajoutant peut-être un œuf ; il faut que je tente la glace au sauternes, mais les écologistes trouveront qu'une purée de fruits fera merveille et les changera des simples sorbets, aussi délectables soient-ils. Que ce soit en crème ou en glace, le caramel se marie parfaitement. On peut aussi faire infuser dans le lait, que l'on passera ensuite dans ce cas, cent grammes de (bon) café

moulu. Et ce n'est pas fini. Qui vous empêche d'incorporer à la crème, avant de la mettre dans la sorbetière au congélateur, une confortable portion de crème chantilly ? Si la folie des grandeurs vous habite, faites donc une authentique crème glacée. Remplacez dans la préparation du début le lait par de la crème fraîche. Faites chauffer doucement et pas bouillir, cette fois-ci. Le mélange sera de six jaunes d'œuf et de sept cuillères de sucre. On agit ensuite comme pour la crème ordinaire. Heureusement, les truffes, le caviar et le foie gras ne sont pas requis dans cette préparation. Enfin, si la dernière des décadences peut seule vous séduire, achetez un moule à bombe. Voici deux de ces desserts célèbres. Pour le premier, la bombe Coppélia, il faut de la glace au café. Un litre pour un moule d'un litre et demi. Tapissez entièrement les parois du moule de tranches d'un centimètre d'épaisseur, sans laisser d'interstice. Remettez au froid. Je n'ai pas la place de raconter comment on fabrique un pralin. Pilez donc un paquet de pralines grises en provenance d'un bon confiseur. Fouettez au ruban quatre jaunes d'œuf dans lesquels vous verserez en battant un sirop à cent vingt degrés (si vous avez un thermomètre à confiserie). Faute de thermomètre, le sirop obtenu par la cuisson de cinq cuillères à soupe de sucre et trois d'eau doit faire des petites boules quand on en jette un peu dans de l'eau froide. Continuez à battre un quart d'heure, ou à mixer jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse et refroidi. Mélangez alors la poudre de pralines. P.S. Incorporez cent grammes de crème fouettée bien froide. Mettez tout ça dans le trou. Quand ça a pris au froid, on remplit le moule du reste de glace. Il ne reste qu'à attendre que les différentes parties soient bien soudées. Pour démouler, on trempe dans l'eau chaude, on met une assiette en dessous, on retourne, un coup sec sur le moule, on est prêt à triompher. La bombe Marinette se fait à la glace à la vanille. L'appareil sera une mousse aux fraises. Un bol de ces fruits sera transformé en purée. On fera cuire la purée avec cent grammes de sucre. A cent vingt degrés, ça ne fait pas de petites boules mais des fils épais. On verse dans trois jaunes préparés comme vous savez maintenant le faire, et on ajoute le jus d'un demi citron et, si l'on veut, une cuillère à soupe de kirsch. Là encore, on incorpore un quart de crème fouettée, opération délicate à réussir, mais à la portée de n'importe quel maniaque. Il est de bon ton d'ajouter alors des tranches faites dans les plus belles fraises, et de terminer comme pour la bombe précédente. Ces folies sont également appréciées des présidents de la République et des anarchistes.

Feiffer

MANLY ÉTAIT
MON MEILLEUR
AMI MAIS
MILLIE DIT
QU'IL EST
INFANTILE.

JE RAYE
MANLY



MICKEY ÉTAIT
MON AMI D'EN-
FANCE MAIS
MILLIE DIT QU'IL
EST ENVIEUX.

JE RAYE
MICKEY



MILTY ÉTAIT
UN AMI INTIME
MAIS MILLIE
DIT QUE
C'EST UN
FAIBLE.

JE RAYE
MILTY.



MURRAY ÉTAIT
UN VIEUX
COPAIN, MAIS
MILLIE DIT
QU'IL A UN
ATTACHEMENT
HOMOSEXUEL
POUR
MOI.

JE RAYE
MURRAY.



MAIN-
TENANT
JE N'AI
PLUS UN
SEUL DES
AMIS QUE
J'AVAIS
AVANT
D'ÉPOU-
SER
MILLIE.

MILLIE ME
DIT DE NE
PAS M'EN
FAIRE

ELLE
EST
MON
AMIE



Dess. Pauline et Bill Sydnor

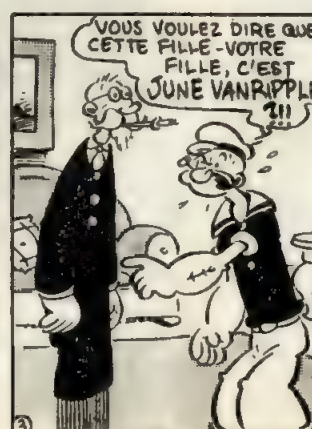
© Graph-Lit

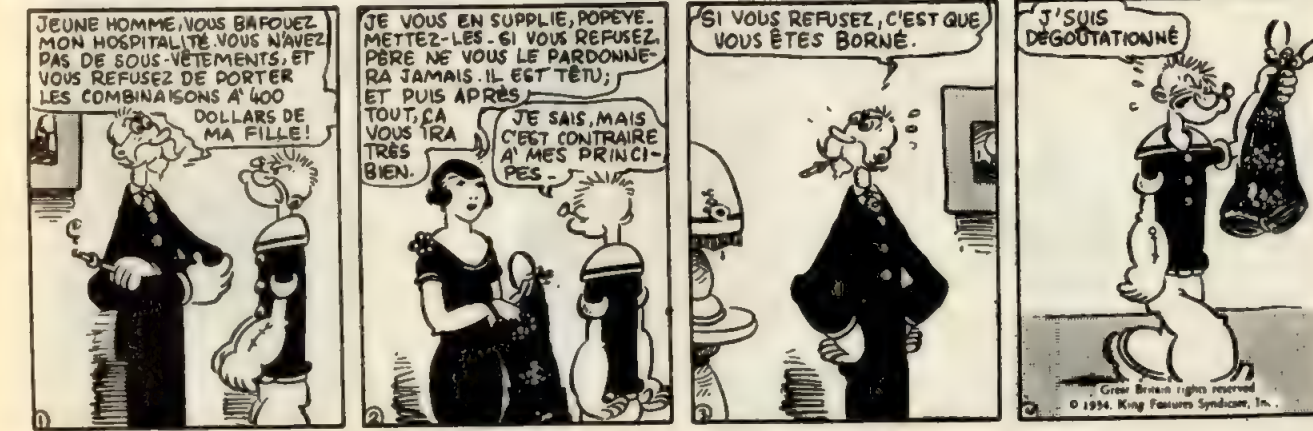
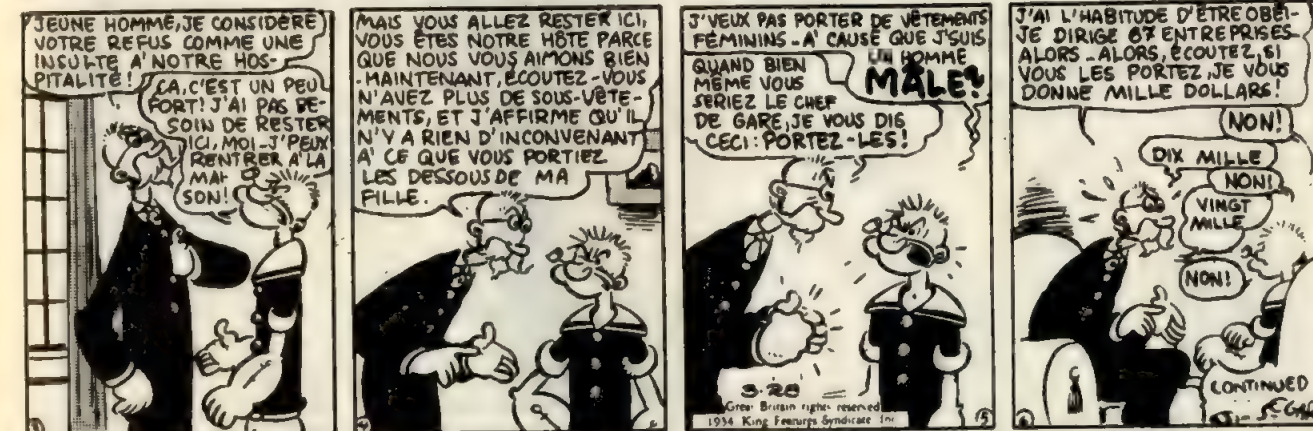
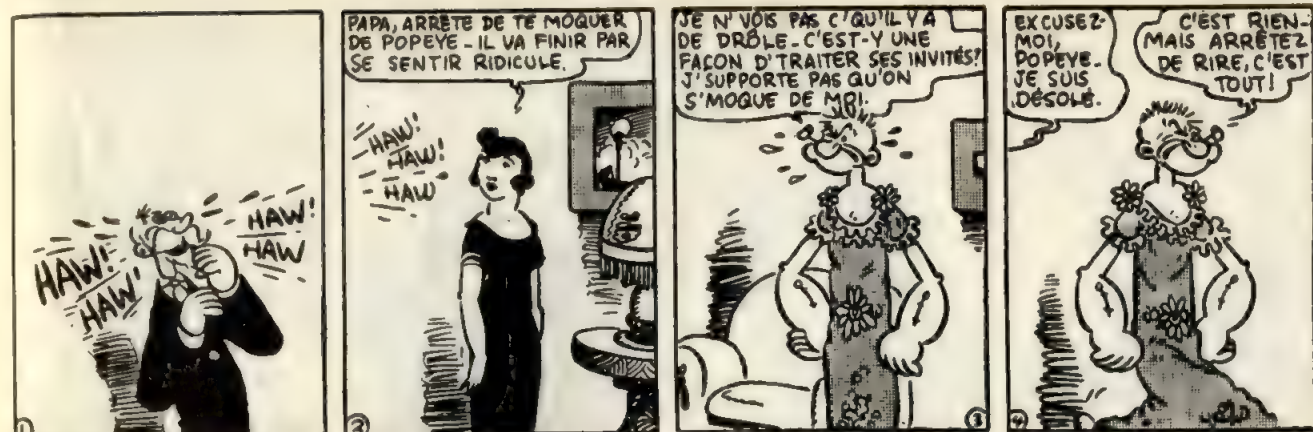
EC. SEGAR

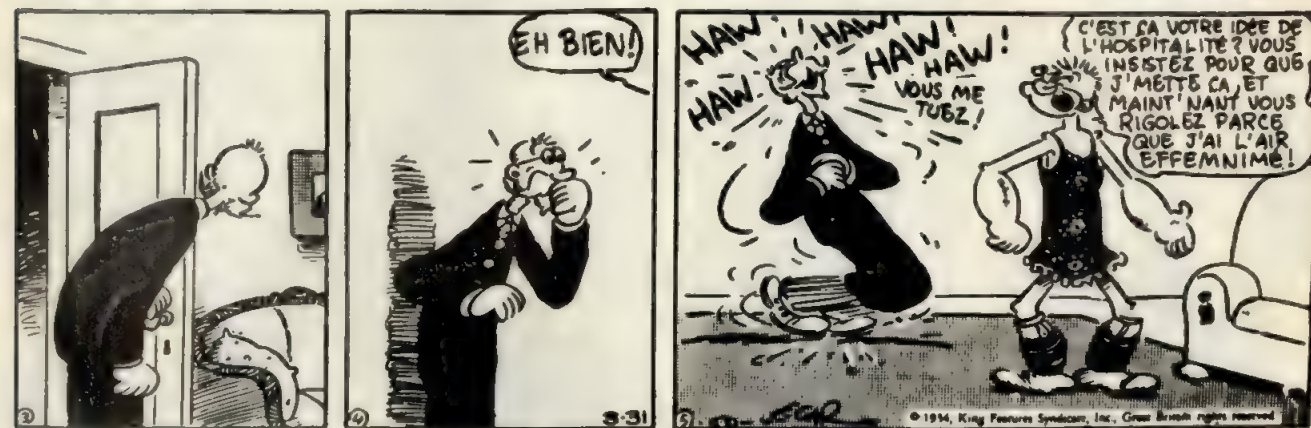
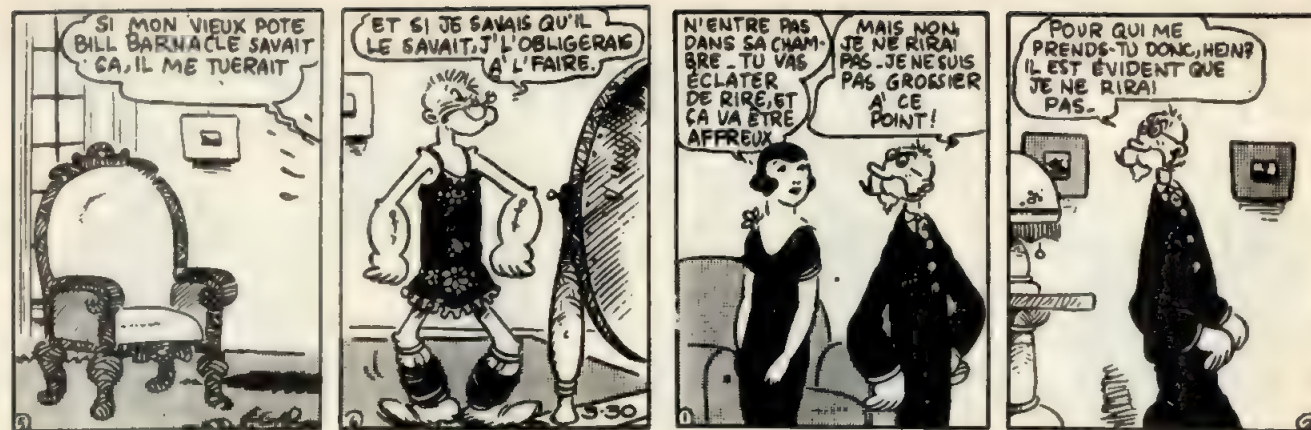
POPEYE

LA FORTUNE OU L'AMOUR

Popeye.
Olive, depuis qu'elle a hérité de vingt millions de dollars anoblit le pauvre Popeye. Celui-ci essaie de la rendre jalouse. Il sauve la vie de la ravissante et riche June Van Ripple qui s'entiche de lui. Son père le vieux Van Ripple trouve le nouveau béguin de sa fille fort sympathique.







LE GRAND ART POPULAIRE D'OUUM KALSOUM

Deuxième article, donc, sur Oum Kalsoum, et ce n'est pas trop. On peut même être assuré que le sujet sera loin d'être épuisé.

Pour tous les amoureux de la musique arabe, il y a d'abord Oum Kalsoum, puis les autres, et l'on ne dira jamais assez combien la grande chanteuse égyptienne a su rester fidèle à la plus pure tradition classique en développant l'art hautement inventif et personnel que l'on sait. Une tradition qui, dans le cadre d'un certain nombre de règles précises, laisse, il est vrai, une part incomparablement plus grande à l'initiative de l'artiste que dans celle de notre musique occidentale. Les modulations d'un « maqam » à un autre, les différents processus d'improvisation sur le « mawwal » le « layali », le « Daour » (1), le « Qasid Maouzoun » (poème rythmé sur lequel on peut improviser), les mille et une subtilités du « Ghina » n'ont aucun secret pour Oum Kalsoum qui, après avoir longtemps travaillé le difficile chant du Coran, a suivi l'enseignement du cheikh Abou El-Aia, un grand spécialiste, entre autres, de l'improvisation sur le « Qasid Maouzoun ». Eh oui, il s'agit d'une musique à la fois populaire et savante ! Voilà qui est bien dérangeant : la musique arabe, on veut bien l'accepter comme un folklore plus ou moins inoffensif sur lequel on peut jeter un regard paternaliste de touriste attendri, mais de là à admettre que l'on a beaucoup à apprendre d'elle...

C'est à partir de 1935 que des émissions radiophoniques régulières contribueront à rendre célèbre la voix d'Oum Kalsoum dans tous les pays arabes. Dès 1937, des récitals seront retransmis dans leur intégralité. Mais, depuis les années vingt, elle avait déjà enregistré de nombreux disques, et elle continuera à en enregistrer jusqu'à nos jours. Sur le marché français, on ne trouve actuellement pas moins de... cinquante microsillons 30 cm, ce qui est cependant loin de représenter la totalité de sa production. Et autant le dire tout de suite : si, inévitablement, certains morceaux apparaissent plus importants que d'autres, aucun n'est inintéressant. Il n'existe pas de mauvais disque d'Oum Kalsoum.

Sous le titre « Les Chansons Éternelles », six disques 30 cm parus chez les Artistes Arabes Associés regroupent des enregistrements datant des années vingt et trente : 37 morceaux d'une durée allant de cinq à huit minutes (réunion de deux faces de 78 tours).



Nous avons dit le mois dernier qu'Oum Kalsoum est à la musique arabe ce que Louis Armstrong est à la musique négro-américaine : ces vieux enregistrements peuvent tout à fait être comparés aux « Hot Five » et autres « Hot Seven » de l'époque héroïque du grand musicien noir. Ce sont de véritables joyaux, des « classiques », et il faut insister sur ce fait : tous possèdent leurs particularités, aucun ne fait double emploi avec un autre. Ils ne sont malheureusement pas classés en ordre chronologique, aucune indication de date n'est d'ailleurs donnée et les renseignements que l'on peut recueillir à ce sujet sont généralement si contradictoires que l'on est le plus souvent réduit à des approximations en se flant à son oreille : procédé d'enregistrement, etc. Encore que la qualité du son soit meilleure que ce que l'on aurait pu craindre, ces morceaux peuvent apparaître de prime abord plus austères pour le non-initié que ceux enregistrés récemment en haute fidélité. Mais, très vite, l'auditeur ouvert et un tant peu sensible ne peut qu'être bouleversé par le nombre incroyable de surprises émotionnelles qui l'attendent, accumulées, concentrées dans chacune de ces pièces relativement courtes. Des surprises dont de nombreuses écoutes n'arriveront pas à épuiser la substance (quand on pense que pour certains, la musique arabe, « c'est toujours pareil » !). On est



frappé par la beauté de la voix, certes, mais aussi par l'intelligence, la subtilité de l'articulation mélodique, rythmique et purement « vocale » (transformation du timbre, etc.) — une articulation qui ressemble d'ailleurs par bien des aspects à celle de l'écriture arabe. Ceux qui comprennent l'arabe classique ou dialectal employés par Oum Kalsoum se disent émerveillés par l'accord de l'expression vocale avec le sens des paroles chantées. On perd certainement beaucoup lorsqu'on ne connaît pas la langue, mais de nombreux Arabes d'autres pays que l'Égypte qui ne parlent que le dialecte de leur région sont dans ce cas. Cela ne les empêche pas d'écouter Oum Kalsoum, d'apprécier, de ressentir ce qu'elle exprime au-delà des mots.

Dans le premier recueil des Artistes Arabes Associés (vol. I, MOCE 535), on trouvera six morceaux dont cinq très anciens qui montrent quel niveau de maturité atteignait déjà à cette époque le chant d'Oum Kalsoum. Des morceaux seulement accompagnés par un « oud » et un violon — excepté « Jennat Naimi Fi Haouak » qui semble avoir été enregistré plus tard —, parmi lesquels le fameux « Mali Foutint » (O combien je suis fascinée, combien je suis attirée par toi...) dont nous avons parlé le mois dernier et au cours duquel les musiciens exhortent, encouragent la chanteuse par des exclamations admiratives. Dans les autres volumes, le nombre des musiciens sera généralement de quatre, cinq, ou plus, avec parfois, comme dans « Jennat Naimi Fi Haouak », un chœur, le plus souvent masculin. Le second (vol. II, MOCE 536) nous permet d'entendre des morceaux tirés d'un film tourné par Oum Kalsoum vers le milieu des années trente, probablement « Widad » ou « Nachid El Amal ». Mais il est difficile de parler d'un enregistrement plutôt que d'un autre tant ils rivalisent d'intérêt et de qualité. Que choisir, par exemple, dans le troisième album (vol. III, MOCE 537) ? Citons tout de même, presque au hasard, l'étonnante mélodie ascendante en quarts de ton chantée à plusieurs reprises en ajoutant des modulations improvisées, avec alternance d'interventions d'orchestre, dans « Anti Nasyani » (M'as-tu oubliée ?), la douceur nostalgique de « Ya Fayetni » (Toi qui m'abandonne), la tendresse d'« Akoun Saïd (Je serai heureuse, le jour où je pourrai te revoir...) ». Quelle intensité émotionnelle lorsque dans « Tebeini Lih » (Pourquoi me poursuis-tu ?) pris sur tempo rapide et dans le registre aigu, elle redescend brusquement dans le grave pour quelques mots ! Et que dire du final de « Koullou Ma Yezda » (Plus mon amour augmente...) où le chant meurt, s'éloigne comme en s'intériorisant ?

Les trois autres recueils ne sont pas moins beaux que les premiers. Du volume IV (80 545), nous mentionne-

ali charlie



rons « Min Elli Qal » (Qui a pu dire...), morceau qui sert de prétexte à des variations vocales se transformant en « layali », et surtout « Ya Magd » (O la gloire !), du film « Nachid El Amal » — Le Chant de l'Espoir —, tourné en 1936. Il s'agit bien d'une « musique de film » et l'on ne sera pas étonné d'y retrouver des influences européennes, mais Oum Kalsoum se surpasse, s'élève jusqu'au sublime. Du volume V (80 546), nous citerons « Ah Ya Salam » — exclamation extatique intraduisible en français — dont le leitmotiv sera repris dans le récent « Hakam Aleena El Hawa » dont nous reparlerons en fin d'article. Le volume VI (80 547) nous permet d'écouter entre autres « Ayouh Elfouk » (O toi le bateau...), tiré comme « Ya Magd » du film « Nachid El Amal » : un bateau sur le Nil emporte un message pour le bien-aimé... Citons aussi l'incroyable fluidité du registre aigu sollicité tout au long d'« Habbittou Oula Bachir » (Je l'ai aimé, mais j'ai caché mon amour...). Mais il faudrait tout citer. Ajoutons pour terminer que, selon toute vraisemblance, la musique d'une grande partie des morceaux qui composent ces recueils est due à Ahmed Kassabji qui était à l'époque le compositeur favori d'Oum Kalsoum.

Un grand nombre de sentiments différents sont exprimés dans les enregistrements anciens d'Oum Kalsoum, mais la sensualité ne fait qu'affleurer et ne prend jamais le pas sur une sorte de pureté presque immatérielle. Plus tard, l'âge apportera au chant des résonances plus charnelles, et celui-ci prendra un poids nouveau, plus humain, mais une structure musicale sous-jacente rigoureuse, bien qu'apparemment naturelle, l'empêchera toujours de sombrer dans un expressionnisme « réaliste » anecdotique.

Deux morceaux que l'on pourrait appeler transitoires puisqu'ils ont probablement été enregistrés vers la fin des années 40 ou au début des années 50 sont les deux poèmes d'inspiration religieuse du « Prince des poètes » Ahmed Chawqi mis en musique par Riad El Sounbati : « Oulida Elhouda » et « Naj

Elborda » (Cairophone XLPCL 502, distr. Pathé qui annonce la sortie prochaine d'autres disques). Enfin, les 43 disques « Sonocalro » (distr. Sonodisc) qui, mis à part quelques enregistrements relativement anciens tels que « Al Amal » (SC 22 135) et « Sahran Liwahdi » (SC 22 136), regroupent l'intégralité de la production la plus récente d'Oum Kalsoum à partir de la fin des années 50. Cette fois, la chanteuse est accompagnée dans la quasi-totalité des cas par un grand orchestre (et l'on connaît notre goût pour les grands orchestres égyptiens qui font feu de tout bois et « digèrent », détournent complètement de leur fonction originelle les éléments européens qu'ils utilisent ; nous y reviendrons). Un seul morceau occupe les deux faces de chaque 30 cm : enfin, il est possible pour l'auditeur de se laisser emporter par le Tarab (1) très au-delà des limitations de durée imposées par les anciens 78 tours (encore qu'un montage soit nécessaire pour raccourcir les morceaux enregistrés en public qui s'étendent, comme on sait, sur plus d'une heure, quand ce n'est pas deux ou trois) ! Là, encore, on n'a que l'embarras du choix, aussi nous nous contenterons de citer quelques titres parmi les plus appréciés des auditeurs arabes. Tout d'abord, « Hajartak » (Je t'abandonne..., paroles d'Ahmed Rami, musique de Riad El Sounbati, SC 22 01) qui a été enregistré en concert vers la fin des années 50 : écouter en particulier les étonnantes fins de strophe qui provoquent l'enthousiasme de la foule. Puis, toujours en public et enregistré au début des années 60, une autre composition de Riad El Sounbati, sur un poème de Nagi Ibrahim : le très prenant « El Atlal » (Les ruines, SC 22 103). Deux morceaux qui marquent le début d'une collaboration avec le grand compositeur Mohamed Abdel Wahab : « Anta Oumri » (Vous êtes ma vie, SC 22 104) qui date de 1964 et dont on retiendra entre autres les belles inflexions vocales aussitôt reprises par l'orchestre, et « Amal Hayati » (Espoir de ma vie, SC 22 105) qui met particulièrement en

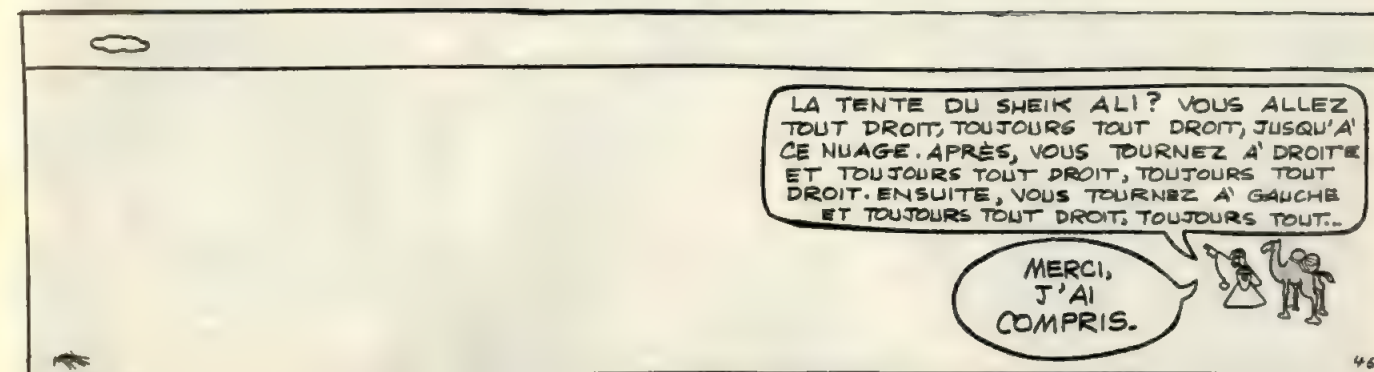
valeur les qualités rythmiques de la chanteuse : souplesse, précision, invention dans la mise en place et l'articulation. Un autre grand succès d'Oum Kalsoum : « Alf Leila Wa Leila » (Les mille et une nuits, SC 22 128), musique de Baligh Hamdi, paroles de Morsi Gamil Aziz. Sur un tempo fondamental rapide, la fête, le bonheur !...

Nous arrivons aux années 70 avec tout d'abord, sur une musique de Riad El Sounbati qui ménage un certain nombre de surprises, « El Soulasia El Mokedasa » (La Triade Sacrée, SC 22 137) : un chant puissant et majestueux qui transcende un contexte orchestral et parfois vocal (voix masculines et chœur féminin) aussi étrange qu'attachant. Du même compositeur, sur un poème du Prince Abdallah El Fesal, « Amen Agle Aenek » (C'est à cause de tes yeux..., SC 22 138) où les incantations modulées d'Oum Kalsoum auxquelles répond l'orchestre atteignent au grandiose. Puis, avec les réactions d'un public survolté, « Lessabr Hedoud » (La passion a des limites, musique de Mohamed El Mougl, SC 22 139). Enfin, enregistré en 1973, le disque le plus récent d'Oum Kalsoum à ce jour dont nous avons déjà parlé il y a deux mois : l'enthousiasmant « Hakam Aleena El Hawa » (L'amour nous a jugé, SC 22 143). Il convient de signaler que le nom d'Abdelwahab Mohamed mentionné sur l'étiquette désigne l'auteur des paroles et qu'il n'a rien à voir avec celui du célèbre compositeur... la musique est en fait de Baligh Hamdi. Malgré les années, le chant de la grande artiste égyptienne n'a rien perdu de sa force émotionnelle. Il faut écouter les « Ah Ya Salam » lancés sur un rythme d'un balancement irrésistible, les variations auxquelles répond l'orchestre, cette masse énorme qui jamais ne gêne la voix, qui reste toujours en étroite communion avec elle !

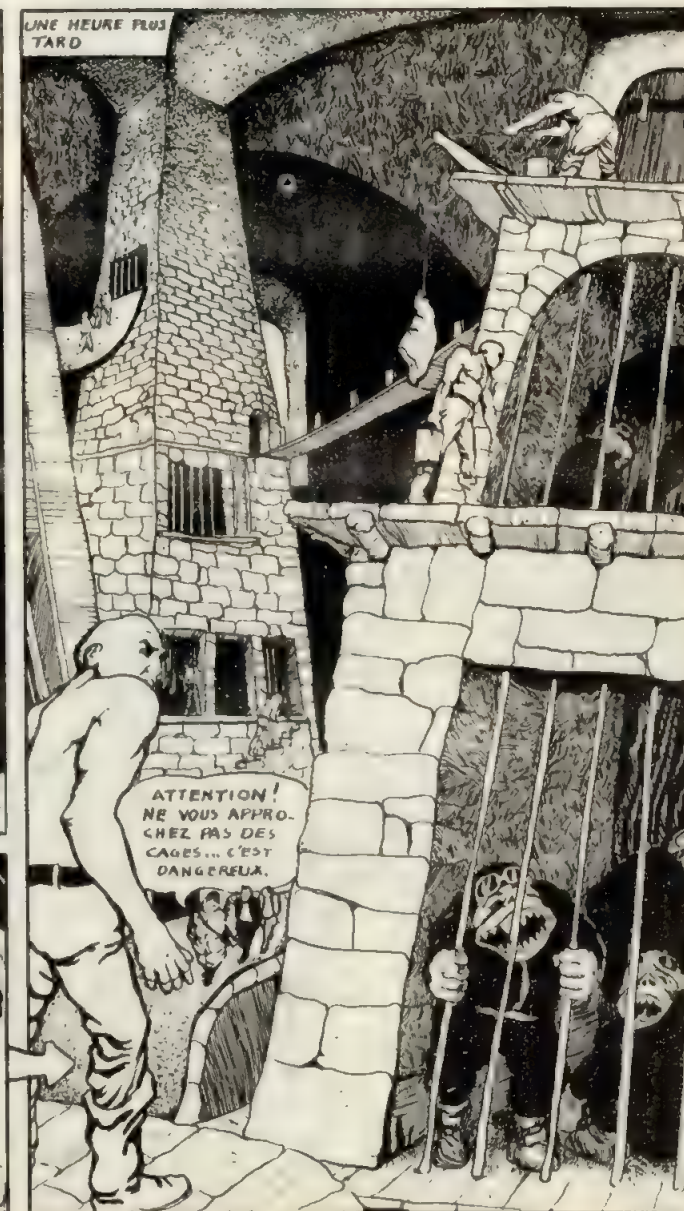
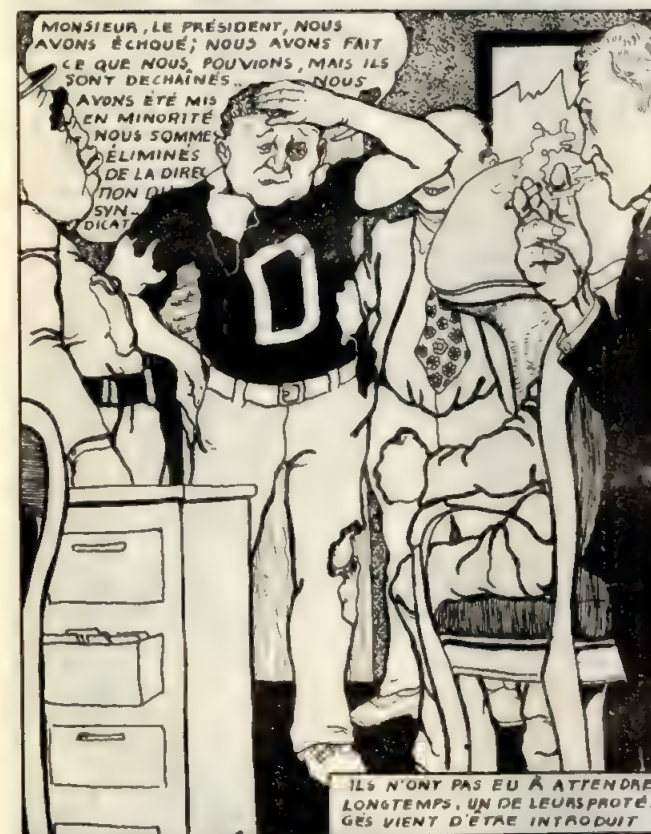
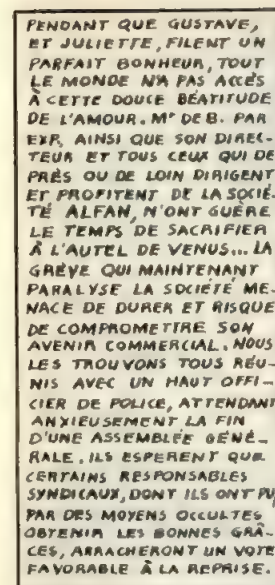
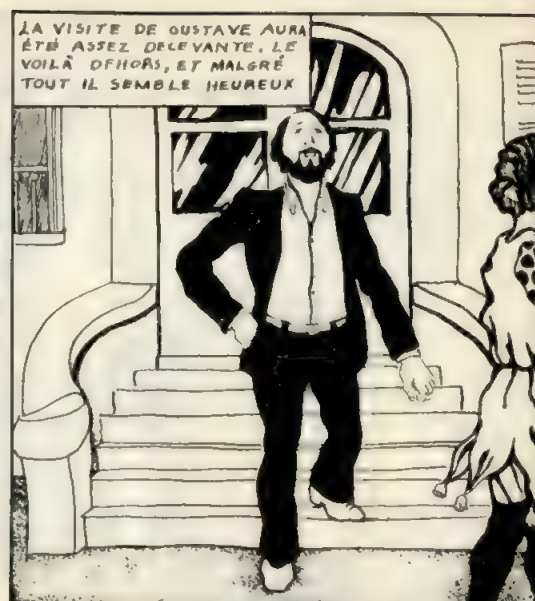
Certes, Oum Kalsoum ne peut plus accomplir ses performances d'autrefois. Elle ne peut plus rester sur scène pendant cinq ou six heures de suite comme elle le faisait encore il n'y a pas si longtemps et elle a récemment été obligée de mettre un terme à la régularité de ses concerts mensuels radiodiffusés. Mais elle chante toujours ! On peut regretter de ne pas avoir pu entendre le chant de Jamila, l'illustre Qayna du VIII^e siècle dont parlent les chroniqueurs arabes, mais nous aurons eu la chance d'être contemporains d'Oum Kalsoum, peut-être — qui sait ? — la plus grande chanteuse de tous les temps. Est-il utopique d'imaginer qu'un jour pas trop lointain, on puisse à nouveau l'écouter en France ?

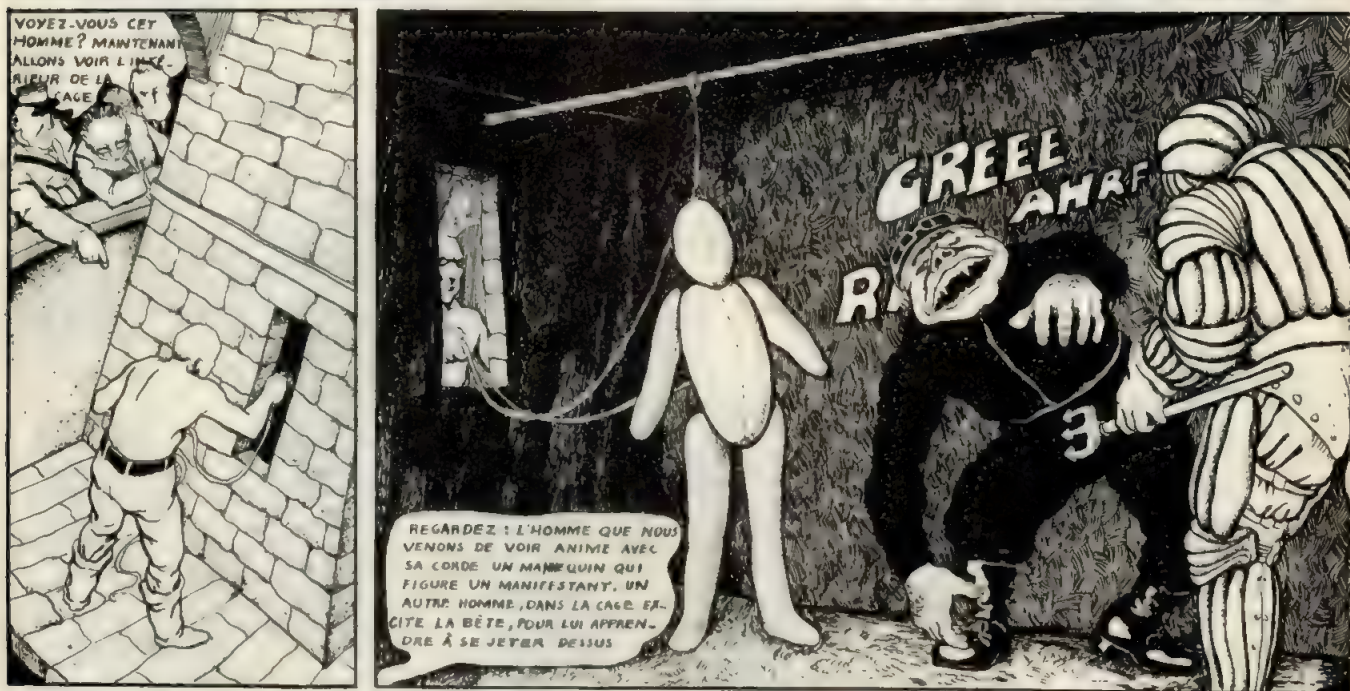
Daniel Caux

(1) Cf. « Charlie » n° 60, 61, 62, 63, 64.









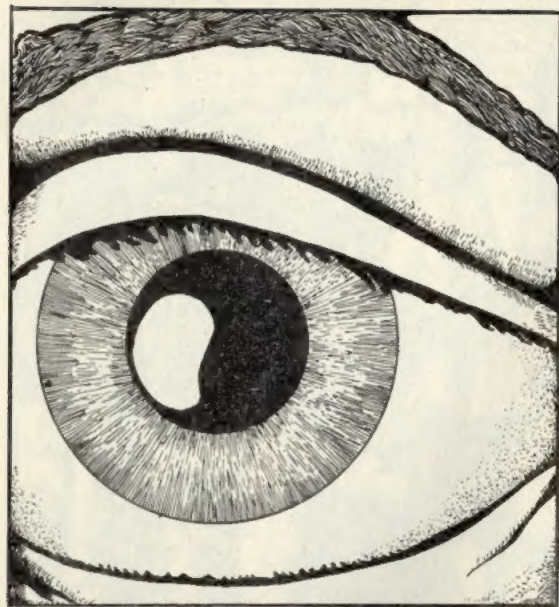
LA RÉPRESSION DE LA GRÈVE, CHEZ ALFAN, FUT FÉROCE. MALGRÉ LA SYMPATHIE DONT ILS JOUISSAIENT, LES DIRIGEANTS OUVRIERS DU TEMPS NE PURENT OU NE VOULURENT PAS AIDER LES TRAVAILLEURS DE CETTE ENTREPRISE À ROMPRE LEUR ISOLEMENT. SEULS, ILS DURENT RECULER. MAIS, CECI NE SUFFIT PAS À RENDRE LA SOCIÉTÉ ALFAN COMPÉTITIVE, LA CONCURRENCE INTERNATIONALE S'AGGRAVA. BIENTÔT, C'EST TOUTE L'ÉCONOMIE QUI FUT DANS LE MARASME. POUR POUVOIR VENDRE LES MARCHANDISES ET RÉALISER LES PROFITS, UNE SEULE SOLUTION APPARUT PLAUSIBLE À TOUT CE QUE LA COMMUNAUTÉ COMPTAIT DE CULTIVÉ ET DE RESPONSABLE. CETTE SOLUTION, CETTE ISSUE, TOUS LA FORMULÈRENT PAR UN SEUL MOT...



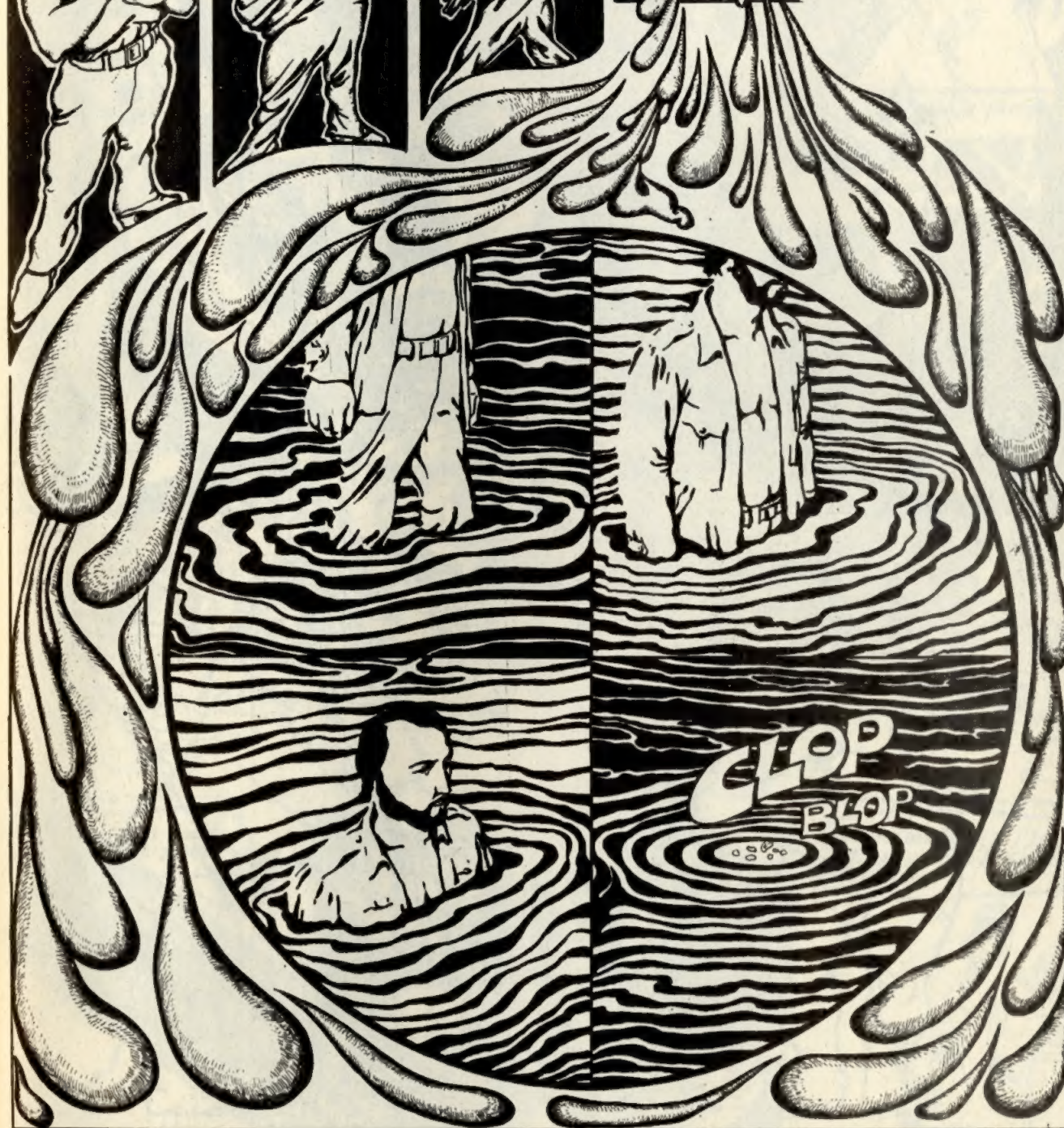
DEVANT UNE FOULE ATTENTIVE, LE CHEF DE L'ÉTAT
ANNONCE LA BONNE NOUVELLE







JULIETTE, PLEURE, PLEURE... ELLE SE DISSOUT DANS SES LARMES.
PROGRESSIVEMENT ELLE DEVIENT DE PLUS EN PLUS PETITE... ELLE
EST SUR LE POINT DE DISPARAÎTRE





ET BIENTÔT!
IL NE RESTE QU'UN
LAC

ET AUTOUR DE CE LAC, LOIN DU BRUIT ET DU TUMULTE DE LA GUERRE, LES DIVINITÉS SYLVESTRES SE LIVRENT À LEURS TENDRES ÉBATS... GUSTAVE ET JULIETTE ONT DÉFINITIVEMENT DISPARU.



EXTRAIT DE JACK L'ÉVENTEUR
EN VACANCES, DE WILLEM.
EN VENTE CHEZ TOUS LES
MARCHANDS DE JOURNAUX,
BIBLIOTHÈQUES DE GARE ET
LIBRAIRIES 15 FRANCS.